



49

# TROTTMANN LE TOURISTE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR

MM. BERNARD LOPEZ ET CHARLES NARREY

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE-DÉJAZET, LE 12 NOVEMBRE 1880.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

TROTTMANN, jeune touriste.....  
VAN BUCHE, brasseur.....  
JACOBS, lieutenant de chasseurs.....  
BISCHOFF, major de chasseurs.....  
CHRISTOPHE, brasseur du major.....  
UN BRIGADIER DES GARDES-CÔTES,...

MM. JONC DREYER  
TUPETUS.  
A. PAUL.  
LÉGENAY.  
TONY.  
ÉMIL.

MADAME MOOS, femme de lettres.....  
BETTINA, femme de Van Buche.....  
ZOE, sœur de Bettina.....  
MADAME BISCHOFF, femme du major...

M<sup>lle</sup> A. PIER.  
A. MAYER.  
E. LUCAS (DRA.  
L. LESTON.  
N. LESTON.  
DUBAS.

À Orléans, de nos jours.

— Tous droits réservés —

## ACTE PREMIER.

Une place publique : à gauche, au premier plan, une rue ; au second plan, l'hôtel d'Allemagne ; au troisième plan, une autre rue ; à droite, deux rues ; un fond, des maisons, etc.

## SCÈNE PREMIÈRE.

VAN BUCHE et ZOE.

(Van Buche entre en scène d'un air furieux et agité.)

ZOE, le prenant pas à pas. Vous ne me donnez plus le bras ?

VAN BUCHE. Laissez-moi... laissez-moi !

ZOE. La voyez-vous ?

VAN BUCHE. Non... non... seulement je crois le voir en toi... Elle a une robe grise comme la tienne et une pèlerine comme la tienne... Quel diable de manie avez-vous de vous habiller toujours de la même manière, comme si vous étiez encore à la pension ?

ZOE. C'est assez l'habitude entre sœurs...

VAN BUCHE. Cette habitude, qui n'était que ridicule autrefois, est stupide aujourd'hui que Bettina est mariée ; mais j'y mettrai bon ordre. (Se promenant de long en large.) Ah ! malaise Van Buche ! oh ! malaise ma femme, viens marchez droit désormais... Jusqu'à présent, j'ai été deux comme un agneau, mignon et tendre comme un tourteron ; mais vous vous avisez de courir la pretaillasse...

ZOE. Hâte-toi monseigneur mon beau-frère ; je n'entends pas que vous soupçonniez Bettina.

VAN BUCHE. En vérité ? Sa conduite n'a peut-être rien d'équivoque ? Ce matin, au bout de trois semaines de mariage, au milieu des douceurs de la lune de miel, je m'éveille à six heures trente-cinq... je m'aperçois plus ma femme... et, à sa place, sur son oreiller, je trouve ce billet. (Il tire un papier de sa poche.) « Mon ami, ne t'inquiète pas de mon absence, et va voir mon cousin, à Ypres... »

ZOE. Eh bien ?

VAN BUCHE. Est-ce assez fantastique ? Désespère sans plus d'explications, et m'envoyer à Ypres... Je bonds de surprise et de jalousie... je cours chez M. Mulders, votre père, un estimable brasseur, comme je ne l'ai jamais vu d'un être un... je l'informe de ce qui se passe... Stupéfaction du vieillard...



TROTSMANN. Ou rit de nous mal... non, de ma sœur!... La ville d'Osborne me paraît-elle?

PREMIER COMMISSAIRE, se levant. Mou pourboire, mon bon monsieur!

DEUXIÈME COMMISSAIRE, se relevant. Je me recommande à vous, monsieur!

TROTSMANN. Dredès, saquins, lenez, lenez! (Il les chasse à coups de parapluie.)

## SCÈNE V.

TROTSMANN, seul. Je n'ai plus l'embaras du choix... Va donc pour l'hôtel d'Allemagne que vois-tu! Qu'importe! tous les hôtels sont bons pour le véritable touriste.

Air de *Rennodin de Cœm*.

Je voyage par agrément:  
Sans qu'aucun souci me m'attriste,  
Je vis, parcourant du touriste,  
Tous les pays du continent.

Après les villes que j'ai vues,  
À moi comme on ruit exhorter,  
Toutes les villes inconnues  
Qui me tentent encore à venir!

Je suis le vaillant pèlerin  
Qui marche sans cesse, et visite  
Chaque maison et chaque ville,  
Sur les routes de la Rhénanie.

Jamais, qu'il ne me vienne en l'esprit,  
Mon courage n'est refroidi;  
Saint-Petersbourg au nord m'appelle,  
Et Rome m'est si au sud!

Toujours, pour moi, plaisirs nouveaux,  
Au milieu de mes courses folles;  
Je vis, je vis, et mes gaudes,  
Je vis, je vis, et mes gaudes!

Et bien m'en va me desirer  
Sur les bords du Rhin de la Pô,  
Et le soir, à Turin, je dis  
Au ciel... je suis dans un gâle!

Grâce aux moyens de transport  
Qu'on doit à la vapeur humaine,  
Comme un oiseau je suis rapide,  
Siôt que j'ai pris mon essor!

Depuis longtemps chaque frontière  
Me connaît comme le trop bête,  
Et, dans l'Europe presque entière,  
On me salue... le Suisse seroit!

Je voyage par agrément! etc

Ce matin même, quelle charmante impression de voyage, une belle voyageuse plus brune que l'aile du corbeau. L'année les cheveux noirs; j'aime aussi les cheveux blancs. Et ses yeux sombres comme une nuit sans étoiles. — Mignotte! ces yeux-là m'ont donné dans l'œil. Ah! c'est que j'adore les yeux noirs. L'année aussi les yeux bleus! (Roulement au portrait.) Le portrait de Corinne! (Il se remet dans sa poche.) Mon histoire est vraiment amusante; je voudrais qu'il y eût ici quelqu'un à qui je pusse la raconter. Figurez-vous, lui dirais-je... que j'ai une amoureuse et que cette amoureuse a une tante, la tante est pèlerine, c'est un homme de lettres, je veux dire un bon-homme, qui habite entre vingt-deux et trente-huit ans. Corinne me dit... Corinne est la petite que j'aime, la petite au portrait, au portrait que j'ai mis dans ma poche. Corinne me dit: Jean-Jacques, j'ai appelé Jean-Jacques de mes petits noms, il faut gagner les bonnes grâces de ma tante Moos, si vous voulez obtenir ce que je veux l'épouser... Comment le détroquer sans ruiner toutes mes espérances? J'ai pris du temps et le chemin de fer, et me voilà à Osbende. (Il s'en va dans sa poche.) Voyez ce qu'il y a de curieux dans la localité. Un chenal, un canal, un canal... quarante mille deux cent quarante-quatre habitants... huit cent cinquante... Comment huit cent... Ah! ah! ah! pas les habitants, pas les habitants... (Appréhension à la porte de l'hôtel.) Hô! quelqu'un! (Un maître d'hôtel paraît en robe blanche, et fait une grande révérence.)

## SCÈNE VI.

UN MAÎTRE D'HÔTEL, TROTSMANN, puis deux garçons.

TROTSMANN. Une chambre, monsieur... Veuillez faire porter ces paquets et cette malle. (Le maître d'hôtel fait un signe, deux garçons d'hôtel prennent le malle et les paquets.) Attention, prenez-les par

le milieu, elle est légèrement endommagée... Et maintenant, à déjeuner.

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Tout ce que monsieur voudra.

TROTSMANN. Un hôtel, un hôtel, un hôtel...

LE MAÎTRE D'HÔTEL. A l'instant, monsieur.

TROTSMANN. Et des hôtels d'Osbende, puisque j'y suis.

LE MAÎTRE D'HÔTEL. C'est différent, monsieur... il n'y en a pas ce matin.

TROTSMANN. Comment?

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Elles sont toutes parties pour Paris... Du reste, on n'en trouve pas ici... on prie les Merveilles ou les Curiosités.

TROTSMANN. C'est bien... Donnez-moi des Canals. (Le maître d'hôtel disparaît.) — C'est momentané! J'y suis accoutumé. A Mayence, il n'y a que du jambon de Bayonne, mais à Bayonne, il n'y a que du jambon de Mayence. (Bettina entre, elle lui tend légèrement l'épée.)

## SCÈNE VII.

TROTSMANN, BETTINA. (Elle porte un costume exactement pareil à celui de lui.)

BETTINA. Monsieur!

TROTSMANN. Madame... (à part.) Ciel! ma belle voyageuse brune!

BETTINA. Pardon! monsieur, si j'ose m'adresser à vous... mais votre physionomie m'inspire de la confiance.

TROTSMANN. Madame, vous êtes mille fois bonne... (à part.) C'est une conquête en herbe.

BETTINA. Vous voudrez bien m'indiquer, j'en suis certaine...

TROTSMANN. Parlez, madame, ordonnez, je vous écoute... (Avec une grande solennité.) Ne trouvez-vous pas très-singulier, madame, le hasard qui nous fait voyager ensemble, et qui nous fait nous arrêter dans la même ville?

BETTINA. Je le crois et basant, etc.

TROTSMANN. L'instinct nous conduit. Autre hasard bien extraordinaire, c'est que vous vous soyez adressée à moi. Je suis seul ici, il est vrai; c'est égal, c'est bien extraordinaire tout de même.

BETTINA. Je vous l'ai dit, monsieur, l'expression de votre physionomie me fait croire que vous êtes un bon jeune homme.

TROTSMANN. Généreux de naissance... Jean-Jacques Trotsmann, voyageant pour son agrément, s'agit à votre service, madame.

BETTINA. Eh bien, monsieur, connaissez-vous la ville?

TROTSMANN. Si je la connais? Tout à l'heure encore, je l'ai faite moi-même. Richard... il y a un canal, un chenal et un canal.

BETTINA. Ce n'est pas cela, monsieur.

TROTSMANN. Quarante mille deux cent quarante-quatre habitants... huit cent cinquante... port de mer... ville de garnison...

BETTINA. C'est cela même, monsieur.

TROTSMANN. Comment? C'est la garnison qui vous intéresse? Ah! monsieur, n'allez pas être mauvais opinion de moi... si, je vous en prie, conduisez-moi tout de suite à la caserne.

TROTSMANN. A la caserne!

BETTINA. Il y a de la vie d'un homme!

TROTSMANN. Ah!

BETTINA. Ou plutôt, de la vie de deux hommes!

TROTSMANN. Oh!

BETTINA. Sans compter encore celle d'une femme!

TROTSMANN. Que m'apprenez-vous, madame!

BETTINA. De l'honneur de toute une famille!

TROTSMANN. Venez m'indiquer!

BETTINA. Un duel... peut-être lieu d'un instant à l'autre!

TROTSMANN. Vous m'intéressez singulièrement, madame... Et si j'osais vous demander de quoi il s'agit?

BETTINA. Induite, monsieur, une histoire ordinaire.

TROTSMANN. L'inconstance des hommes?

BETTINA. Peut-être!

TROTSMANN. Les scélérats! Leur légèreté impardonnable!

BETTINA. Ne m'interrogez pas!

TROTSMANN. Les amoureux! Ah! je rougis d'en être un...

Mais je n'ai pas eu le choix, madame.

BETTINA. Il y a d'autres gens.

TROTSMANN. Peut-être il y en a!

BETTINA. Des parents dévoués qui se font les vengeurs de la faiblesse, les soutiens de l'innocence.

TROTSMANN. Oui, madame, il y en a; et c'est heureux!

BETTINA. Très-heureux, sans doute... Mais c'est là ce qui m'échappe en ce moment ; car c'est alors surtout qu'il faut éviter quelque conflit dangereux, quelque rencontre sans pitié.

TROTSMANN. Vous m'épouvantez, madame, sans que je le comprenne.

BETTINA. Jugez donc ! Quand l'un des deux hommes en question est un militaire...

TROTSMANN. Ah ! c'est un militaire ? C'est à force de frémir !

BETTINA. Et quand l'autre est un marin !

TROTSMANN. Ah ! c'est un marin ! C'est horrible, madame !

BETTINA. Et vous venez de me le dire... Ostende, port de mer, et ville de garnison.

TROTSMANN. C'est donc une terrible ville qu'Ostende ?

BETTINA. Vous paraissez ennuir à la seule idée de ce carnage ?

TROTSMANN. Un duel, grands dieux ! Madame, avez-vous lu la *Nouvelle Heloise* ?

BETTINA. Monsieur !

TROTSMANN. Je n'ai pas voulu vous offenser, madame... Mais il y a dans ce livre une certaine lettre contre le duel...

BETTINA. Ah ! oui !

TROTSMANN. Vous avez donc lu ?

BETTINA. Je suis mariée, monsieur.

TROTSMANN. Eh bien, madame, je partage toutes les opinions exprimées, par moi illustrée comparativement, dans cette lettre pacifique des superstitieuses humanités.

BETTINA. L'est bien, monsieur... Mais de grâce, je vous en prie, ne perdons pas une minute. Allons à la caserne.

TROTSMANN. Oui, madame !

BETTINA. Allons, monsieur... Est-ce par ici, est-ce par là ?

TROTSMANN. Permettez, madame, je ne sais comment vous dire que je ne sais pas.

BETTINA. Que me dites-vous donc, monsieur, que vous communiquez la ville !

TROTSMANN. D'après le Guide du voyageur... Il y a un canal, un faubourg, un éboulement... Mais quant à la caserne...

BETTINA. Vous n'en savez pas le chemin ?

TROTSMANN. Je l'ai vu.

BETTINA. Siemont. Et voilà deux heures que vous me faites rester là... quand il s'agit de la vie d'un homme ?

TROTSMANN. De deux hommes !

BETTINA. Et d'une femme ! Mais c'est indigne, monsieur, vous qui m'avez inspiré tant de confiance !

TROTSMANN. Je ne veux pas cesser de la mériter, madame... Je puis demander le chemin de la caserne au premier indigne qui passera dans la rue... Et, senez, voilà là-bas un officier... Je cours lui demander ce renseignement... Attendez-moi, madame, attendez-moi ! (Il sort par la porte à droite.)

## SCÈNE VIII.

BETTINA, seule. Pas un moment à perdre, si je veux empêcher un malheur... (Regardant à gauche.) Mon Dieu ! qu'est-ce que j'aperçois à la porte de ce café... Mon mari... oui, lui-même ! Il ne me voit pas... Et, près de lui, Zoé, ma sœur... Ah ! elle m'a vue, elle vient !

## SCÈNE IX.

ZOÉ, BETTINA.

ZOÉ. Bettina !

BETTINA. Zoé !

ZOÉ. Toi, ici ? (Elles s'embrassent.)

BETTINA. Toi, ici ?

ZOÉ. J'accompagne ton mari, qui est dans un accès de fureur jalouse, et qui, au lieu d'aller à Vervé, s'est mis à ta poursuite.

BETTINA. Vraiment, M. Van Burch est jaloux ?

ZOÉ. Je ne comprends guère comment tu es partie tout à coup, sans lui dire pourquoi...

BETTINA. C'est qu'il se serait peut-être opposé à mon départ et à mes projets... Mais, toi-même, au moins, ne deviens-tu rien ?

ZOÉ. Je sais seulement que M. Jacobs est en garnison à Ostende...

BETTINA. Apprends de plus que votre frère va y venir pour le protéger.

ZOÉ. Et quand, un lieutenant de vaisseau ?

BETTINA. Un marin qui se laisse pas impunément faire un affront à sa sœur... et le lieutenant Jacobs l'en a fait un, et des plus cruels, en écrivant à notre père qu'il renvoyait à ta main après l'avoir sollicitée.

ZOÉ. Je te comprends... Tu veux à tout prix empêcher une rencontre.

BETTINA. Oui, je vais voir le colonel du régiment de M. Jacobs, qui doit être à la caserne.

ZOÉ. Tu vas à la caserne... toute seule ?

BETTINA. J'ai quelqu'un qui m'accompagnera, un jeune homme qui n'est pas dangereux... Tiens, regarde là-bas, il parle à cet officier...

ZOÉ. Juste ciel !

BETTINA. Eh bien ?

ZOÉ. L'officier... c'est le lieutenant Jacobs ! (Elle laisse retomber son voile.)

BETTINA. Lui !

ZOÉ. Ah ! mais... vous ne vous connaissez pas... Tu t'ins en France, chez notre oncle, lorsqu'il me faisait la cour.

BETTINA. Vous disiez mon mari, il te cherchait... Ah ! qu'il ne me voie pas... Il m'aime, je ne raccommoderai avec lui quand il en sera temps, j'en ai le moment dans cet hôtel ; toi, cours le rejoindre. (Elle disparaît dans l'hôtel.)

ZOÉ, se mouvant seule. Chère Bettina quel dévouement ! (Elle va sortir par la gauche. Au même instant, Trotsmann revient de l'autre côté, et se retire.)

## SCÈNE X.

ZOÉ, TROTSMANN.

TROTSMANN. Chère madame ! je sais le chemin de la caserne !

ZOÉ, à part. Il me prend pour sa sœur.

TROTSMANN. Voici mon bras, partons !

ZOÉ. Mais, non, Monsieur... Permettez...

TROTSMANN. Vous refusez mon bras, maintenant ?

ZOÉ, à part. Ciel ! M. Jacobs qui vient de ce côté ! (Haut, et prenant le bras de Trotsmann.) Votre bras, monsieur, ou je m'évanouirai !

TROTSMANN, à part. Qu'est-ce qu'elle a encore ?... Ah ! je fais affaire à une insoumise ? (Jacobs entre.)

## SCÈNE XI.

ZOÉ, TROTSMANN, LE LIEUTENANT JACOBS.

ZOÉ, cherchant à entraîner Trotsmann du côté opposé à celui par lequel Jacobs... — A moi-même ! Par ici, monsieur, par ici.

TROTSMANN. Pardon ! madame, c'est par là !

ZOÉ, à elle-même. Par ici, vous dis-je !

TROTSMANN. Mais, madame, ce n'était pas la peine alors de me faire demander le chemin de la caserne.

ZOÉ, à elle-même. Par ici, je vous en prie !

LE LIEUTENANT. Arracati. Eh ! où allez-vous donc, monsieur ? Ce n'est pas par là ?

TROTSMANN. Vous voyez bien, madame...

ZOÉ, à part. O mon Dieu !

LE LIEUTENANT, à part. Que vois-je... Cette démarche ! cette balle !... N'est-ce pas Zoé ?

ZOÉ, à part. Il va me reconnaître ! (A Trotsmann.) Eloignons-nous, de grâce ! (Ils se tirent d'un côté.)

LE LIEUTENANT, le retient. Relevez, monsieur... (Il se tire d'un autre côté.) Permettez-moi de vous demander quelle est la dame que vous avez à votre bras ?

ZOÉ, à part. Là... j'en étais sûre !

TROTSMANN, à part. Un public. Il est bon, lui ! Est-ce que je le sais, moi ?

LE LIEUTENANT. Me ferez-vous l'honneur de me répondre, monsieur ?

TROTSMANN. Mais, monsieur... une pareille question...

LE LIEUTENANT. Serait indiscrète, sans doute, dans les circonstances habituelles... mais elle ne l'est pas ici. Avouez-moi que vous donnez le bras à votre femme...

TROTSMANN, avec empressement. Ma femme !

LE LIEUTENANT, toujours. Vous en convenez ?

TROTSMANN. Mais non... C'est la surprise qui m'a fait m'écrier : Ma femme !

LE LIEUTENANT. Vous n'en convenez pas ? C'est donc que vous avez peur ?

TROTSMANN. Peur, maintenant !

LE LIEUTENANT. Je ne prononcerai pas son nom... Ce nom, vous le savez aussi bien que moi.

TROTSMANN. C'est à dire que...

LE LIEUTENANT. Je le sais aussi bien que vous !

TROTSMANN. Alors, monsieur...

ZOÉ, tirant Trotsmann d'un côté. De grâce ! partons !

LE LIEUTENANT, tenant Trotsmann de l'autre côté. Un moment, mon-

sioux... Et prenez garde... de ne pas d'humour à supporter votre sourire ironique.

TROTSMANN. J'ai un sourire ironique, moi ?

LE LIEUTENANT. Et devant qui elle est, je devine naturellement qui vous êtes, vous.

TROTSMANN. Non ?

LE LIEUTENANT. Quand je rencontre madame, seule dans la rue, et vous dominant le bras, vous ne pouvez être que son mari !

TROTSMANN. Son mari ?

LE LIEUTENANT. Vous en convenez, à la fin.

TROTSMANN. Mais non, monsieur, c'est encore une fois la stupidité qui m'a fait mériter : Son mari ! Comme si je disais : Qu'il vous suppose que je suis le mari de madame !...

LE LIEUTENANT. Vous n'en convenez pas ? Ah ! vous n'avez pas le courage de votre position vis-à-vis de moi... Vous craignez ma vengeance possible ?

ZOE, s'adressant toujours à Trotsmann. Venez, venez, monsieur !...

LE LIEUTENANT, tirant encore Trotsmann de côté opposé. Eh ! restez donc, monsieur.

TROTSMANN. Ah, eh ! croyez-vous en caoutchouc ?... Finissez l'un et l'autre !

LE LIEUTENANT. Un dernier mot, monsieur... Je tiens à vous le dire en présence de madame... vous n'avez rien à redouter de moi... Ce serait faire supposer à madame que je puis avoir la faiblesse de l'aimer encore... Non, madame ! je sers vigoureusement le mari de Trotsmann.

TROTSMANN. Il m'appelle madame ! Je vous ferai remarquer que vous m'appellez madame !

LE LIEUTENANT. Non, monsieur... Non, madame, vous ne m'êtes pas même odieuse... vous êtes indifférente !

Air : la Robe et les Bottes.

Vous pouvez me croire, madame,  
Car jamais je n'ai su mentir,  
Je vous en ai donné mon âme,  
Jures donc si j'ai dû souffrir !  
Mais j'ai bécoté de ses souffrances,  
Maintenant que je suis guéri...  
Et je veux pour elle vengeance...  
Vous laisser à votre mari !...

Adieu, madame, adieu ! (il sort sur le fond, à droite.)

## SCÈNE XII.

ZOE, TROTSMANN.

ZOE. Embêtez-moi ! (Le regardant perir.) Suis-je assez malheureuse !

TROTSMANN. Autre gamin, à présent !

ZOE. Je ne sais ce qu'il croit... Est-ce qu'il s'imagine, par hasard... Ah ! je voudrais bien pouvoir l'oublier !

TROTSMANN. Oubliez-le, madame... Et si, pour vous faciliter cette tâche, il vous faut un autre... un autre qui vous aime... laissez-moi vous le dire, madame... Depuis que le hasard m'a fait vous rencontrer, ce matin, en chemin de fer...

ZOE. Alors, monsieur.

TROTSMANN. Ah ! c'est plus fort que moi, madame... L'influence des rayons et de votre grâce charmante me fait perdre ma timidité habituelle...

ZOE, à part. Voilà le jeune homme peu dangereux du moment !

TROTSMANN. Pardonnez-moi, madame... Je suis d'autant plus un charme irrésistible, que j'ai remarqué en vous le genre de beauté qui ne séduit le plus sûrement... les yeux noirs, des cheveux noirs, oh ! les cheveux noirs ! oh ! les yeux noirs !

ZOE, levant ses yeux et montrant des yeux bleus et des cheveux blancs. Diable ! alors, monsieur, de n'avoir ni les yeux ni les cheveux que vous aimez !

TROTSMANN. Hein ? quoi ? quel-en donc des cheveux blancs, des yeux... ?

ZOE. Comme tous les jours.

TROTSMANN. Madame, êtes-vous bien sûre d'être tous-même ?

ZOE. J'ose le croire...

TROTSMANN. Alors, vous avez lu la Nouvelle Héloïse ?

ZOE. Non, monsieur, mais j'ai lu l'histoire que vous êtes mariée... Alors, j'ai mal vu... mal calculé... Je rêve tout éveillée... ou je suis fol ! C'est égal, je n'en suis pas moins à

vous adorer... (il se penche à l'oreille de la rue et regarde au loin.) Voici le chemin de la cabine... Tâchez de m'arrêter.

## SCÈNE XIII.

BETTINA, ZOE, TROTSMANN.

BETTINA, à Zoe : elle vient de l'état. Retourne vite près du mari... Vais donc, il le cherche.

ZOE, à Bettina. J'y cours. (Elle sort rapidement par la première rue de gauche.)

BETTINA. A l'encre que j'ai entreprise !

TROTSMANN. D'abord tout droit, puis à gauche, puis à droite, puis encore à gauche, puis...

## SCÈNE XIV.

BETTINA, son voile blanc, TROTSMANN.

TROTSMANN, à Bettina : à part, en revenant au salon. C'est singulier j'ai juré qu'elle avait des yeux noirs et des cheveux noirs.

BETTINA. Allons, monsieur, vous avez sans doute, maintenant, le souvenir...

TROTSMANN. Parfaitement, mademoiselle... Mais laissez-moi d'abord rétracter ma opinion trop légèrement émise... Je reconnais que les lèvres ont parfois quelque chose de sec, du dur, de...

BETTINA. Monsieur, je ne comprends pas.

TROTSMANN, avec emphase. Le ciel est bleu, madame, madame, les lèvres sont blanches !

BETTINA. Ah ! monsieur, où voulez-vous en venir ?

TROTSMANN. A constater que je ne savais ce que je disais tout à l'heure... Bien évidemment je n'ai que les yeux bleus et les cheveux blancs.

BETTINA, levant ses yeux. Vous savez bien raison, monsieur !

TROTSMANN. Comprenez que vous-je ! On voit ses yeux bleus et ses cheveux blancs ? Je veux dire ses cheveux bleus et ses yeux blancs, non, je ne sais plus !

BETTINA. Allons, monsieur... revenez à vous ?

TROTSMANN. J'ai des hallucinations. Je n'ai plus qu'à me faire enfermer aux Petites-Maisons.

BETTINA. Non, monsieur, vous avez tout honnêtement besoin de faire changer les verres de votre lorgnon.

TROTSMANN. Mais je n'en porte pas !

BETTINA. C'est peut-être la votre seal crême.

TROTSMANN. Une simple question, madame. Est-ce à vous ou à moi autre que j'ai l'honneur de parler.

BETTINA. Allons à la cabine, monsieur. Là, tout s'éclaircira.

TROTSMANN. Mais, madame, pensez-vous que je puisse marcher dans ces trébuches...

Air du Coré de Pomponne.

Quoi ! bleus et bruns tout à la fois ?

Ma rue est-elle trouble

Al-je const de nuit le jour,

Qu'on pût voir double ?

Je ne suis vraiment que premier !

Et mes yeux meurs benoîtés

Je voudrais bien vous embrasser...

Pour voir ce que vous êtes !

LE LIEUTENANT. Il me semble que ce civil m'a ri au nez d'once lorsqu'il m'a dit ça.

BETTINA. Est-ce ainsi que vous répondez à ma confiance ?

TROTSMANN. Allons, madame, je n'en serai pas jaloux ; VOICI MON DÈS, (Elle prend ses lorgnes, et se dirige vers le fond, à droite, où se trouvent deux à deux avec Jacob.)

## SCÈNE XV.

BETTINA, TROTSMANN, LE LIEUTENANT JACOBS.

TROTSMANN, à part. Encore ce militaire !

BETTINA, à part. Sans doute le lieutenant Jacob !

LE LIEUTENANT. Parlez, monsieur. Toute réflexion faite, je ne veux pas m'effaçer sans voir le visage de madame.

TROTSMANN. Eh bien, monsieur, regardez, qui vous en emparé ?

LE LIEUTENANT, reprenant Bettina, dont le voile est resté levé. J'avais le vertige !...

TROTSMANN. Qu'y a-t-il donc ?

LE LIEUTENANT. Je vous fais mille excuses, monsieur... Je vous demande mille fois pardon, madame.

TROTSMANN. Comment, maintenant ?  
LE LIEUTENANT. Madame n'est pas la personne que je croyais.  
Encore une fois, excusez ma méprise... Je suis prêt à vous  
coudre moi-même à la caserne... Et si je puis, d'ailleurs, vous  
donner quelques renseignements.

BETTINA. Je désirerais en avoir sur le lieutenant Jacobs.

LE LIEUTENANT. Le lieutenant Jacobs ?

TROTSMANN, à part. Serait-ce celui qu'elle aime ?

BETTINA. Un lit dit bien léger ?

LE LIEUTENANT. Léger ?

BETTINA. N'est-ce pas un étourdi ?

LE LIEUTENANT. Lui ?

BETTINA. C'est-à-dire même un incorrigible fat !

LE LIEUTENANT. Un étourdi ! un fat !... Pardon, madame...  
je suis le lieutenant Jacobs...

TROTSMANN, à part. Nous voilà en plein mariage... nous  
mariageons, nous mariagesons !

LE LIEUTENANT. Vous m'accusez bien, madame, et fran-  
chement, je ne trouve pas un mot pour vous remercier... Il  
est temps que monsieur m'apprenne qui vous êtes.

TROTSMANN, à part. Bon ! Est-ce qu'il va reconnaître ?

LE LIEUTENANT. Je dois, en bonne conscience, rendre mon-  
sieur responsable de vos paroles.

TROTSMANN, à part. Il ne manquait plus que ça. (A Bettina.) Al-  
lez à la caserne, madame, c'est moi qui suis pressé main-  
tenant ! (Il va saisir des bâtons, quand, à même moment, Van Buche entre.  
Bettina, alors, se tourne vers lui.)

## SCENE XVI.

VAN BUCHE, TROTSMANN, BETTINA, LE LIEUTENANT  
JACOBS.

BETTINA, à part. Ciel ! mon mari ! (Elle balance vivement ses voiles.)

TROTSMANN, à part. Elle a peur de celui-là, à présent !...

VAN BUCHE, à part, regardant Bettina. Voilà une tourmente... et une  
folie !... Mais c'est moi !

BETTINA, entraînant Trotsmann, à mi-voix. Il ne faut pas qu'il me  
voie !

VAN BUCHE, les suivant, à part. Nom d'une canette ! je verrai sa  
figure !

BETTINA, même jeu. Faisons vite.

VAN BUCHE, à Trotsmann. Monsieur, me direz-vous, s'il vous  
plait, le nom de la dame que vous avez à votre bras ?

TROTSMANN, à part. A celui-là, maintenant.

LE LIEUTENANT, à part. Un monsieur aussi curieux que moi  
tout à l'heure ! Voyons donc !

BETTINA, bas, à Trotsmann. Venez, de grâce, monsieur !... Cet  
homme est capable de vous tuer.

TROTSMANN, à Bettina. Écoutez ce bon. Me tuer ! Comme vous y  
allez !... (A mi-voix.) Dans quel labyrinthe m'avez-vous intro-  
duit, madame ? Je vous avertisse !

BETTINA, se composant à lui. Mais moi je ne vous abandonne  
pas.

TROTSMANN. Me voilà bien !

VAN BUCHE, à Trotsmann. Ne m'avez-vous pas entendu, mon-  
sieur ? J'ai eu l'honneur de vous demander le nom de ma-  
dame.

TROTSMANN, élevant la voix. Monsieur, aucune force divine ou  
humaine ne me fera vous obéir.

VAN BUCHE, à part. Contenez-vous encore, et voyons à quel  
point les joutes vont l'indigner !

EN GARÇON S'ÉLÈVE, entrant, à Trotsmann. Monsieur, vos lettres  
sont arrivées. (Il regarde.)

TROTSMANN, à Bettina. Vous entendez, madame ! la politesse  
m'interdit de les faire attendre... Et puis, je n'ai pas de  
jeune.

BETTINA. C'est-à-dire ça, monsieur !... non ! non !

TROTSMANN. Vous l'avez de moi tout ce que vous voulez.

BETTINA. Confondez-vous à la caserne !

TROTSMANN, d'un accent tragique. Allons à la caserne !

VAN BUCHE, lui faisant le passage. Monsieur, je veux savoir ou  
savoir qui vous êtes ?

TROTSMANN. Moi ? Un être insoufflant... un touriste venu pour  
voir le pays... Ce paysage par-ci... cette curiosité par-là...  
(A ce moment, il se tourne vers madame. Mais qui entre, il pense au  
ci.) Oh !

MADAME MOOS, portant un sac. Ah !

TROTSMANN, entraînant Bettina. Parions, parions, ma tante !... A  
la caserne ! (Il disparaît avec Bettina.)

## SCENE XVII.

VAN BUCHE, MADAME MOOS, LE LIEUTENANT JACOBS.

MADAME MOOS. Ma robe craque de jalousie ! Qui que vous  
soyez, monsieur-là ! (Elle tombe dans les bras de Van Buche.)

VAN BUCHE, la prenant dans les bras de Jacob. Qui que vous  
soyez, sentez-vous ! (Il sort par le côté droit, au fond.)

JACOBS, le tenant à son tour dans les bras d'un garçon qui sort de l'école  
d'Allemagne. Garçon ! sentez-vous ! (Il sort par le droit, et le rideau  
baisse.)

## ACTE DEUXIEME.

Un salon chez le major Bischoff : trophée d'armes, un piano, portes  
au fond ; portes latérales.

## SCENE PREMIERE.

LE MAJOR, en uniforme, faisant de la tapisserie ; CHRISTOPHE, soldat,  
servant de domestique ; MADAME BISCHOFF, en robe de chambre  
sur son manteau.

CHRISTOPHE, en robe de chambre. Le maréchal des logis Vaneck,  
sorti de l'infanterie le 7.

MADAME BISCHOFF. Est-il guéri ?

CHRISTOPHE. Oui, monsieur le major... je veux dire ma-  
dame...

MADAME BISCHOFF, se levant. A propos, Christophe, je suis fort  
mécontente de vous... Le saute du major était très-mal forti-  
fié... J'en étais toute honteuse quand il l'a tiré devant l'esca-  
dron... Bischoff, où est votre saute ?

LE MAJOR, occupé de sa tapisserie. Mais, chère amie, si vous me  
dérangez toujours, je n'aurai jamais fini les pantalons de  
madame Trüdelmann.

MADAME BISCHOFF, à Christophe, qui lui présente le saute du major.  
Passez-moi du papier salé... et regardez ! (Elle continue la tape-  
rie saute.)

## Air de MADAME FAYAT.

Il faut que l'acier étincelle !

Tenez, trompez, voilà comment

Son vil destin se présente !

Et rentre militairement !

La lame d'un sabre est parfaite

Quand le officier peut s'y voir,

Et s'en servir pour sa toilette

Ainsi, bien que de son miroir !...

(On entend pleurer un enfant dans la cuisine.)

N'entendez-vous pas, monsieur Bischoff ? C'est la petite qui  
pleure... Vous êtes véritablement trop occupé de votre tapi-  
serie, (Elle fait pleurer de nouveau.)

LE MAJOR. J'y vais, chère amie... J'y vais ! (Il se lève et sort,  
après avoir pris sur le piano un bâton de barbe.)

MADAME BISCHOFF, à Christophe. Combien d'hommes avons-  
nous encore à l'infirmerie ?

CHRISTOPHE. Douze et demi... en comptant le fils de Siska,  
la vivandière.

LE LIEUTENANT. Peut-on entrer ?

MADAME BISCHOFF. Ah ! c'est vous, mauvais sujet ?

## SCENE II.

MADAME BISCHOFF, LE LIEUTENANT JACOBS, puis LE MAJOR.

LE LIEUTENANT, entrant. Bonjour, belle dame !

MADAME BISCHOFF. Point de salut, s'il vous plaît... je me les  
aime pas ! (A Christophe.) Allez ! (Il sort.) Y a-t-il du nouveau  
dans l'escaudron ?

LE LIEUTENANT. Je n'en sais rien, je ne suis pas de service.

MADAME BISCHOFF. Est-ce qu'un officier a besoin d'être de  
service pour s'occuper de ce qui se passe dans son régiment ?

Monsieur Jacobs, de ma vie n'aurai-je de Loutain, vous  
vous négociez... première partie ! Vous êtes un bon officier  
autrefois... aujourd'hui, entendez-vous ?

LE LIEUTENANT. Je fais mon devoir, madame !

MADAME BISCHOFF. Ils ont tout dit, quand ils ont dit : je fais  
mon devoir !

LE LIEUTENANT. M. le major n'est pas là ?

MADAME BISCHOFF. Il va rentrer... Il va aller calmer la pe-  
tite qui pleurait... Sa voisine l'attendait, asseyez-vous...  
mais laissez-moi travailler ! Vous êtes les complices de  
l'escaudron. Prenez un livre, il doit y avoir la l'École du ca-  
valier. (Elle se remet au travail.)

LE LIEUTENANT. Merci bien ! (A part.)

## Air de l'Adieu.

C'est curieux, il faut le reconnaître :  
De voir tel le plus peureux lâchet,  
Et en même que, à coup sûr, peut s'arrêter  
Ni plus ni moins que le monde à l'étranger  
Chacun de l'autre se remplir à l'écarter,  
Avec son air abject tout rapport ;  
Quand le major se transforme en guerrier,  
C'est sa moitié qui se change en major !

LE MAJOR, entrant, à madame Bischoff. La petite s'est endormie...  
(Il montre le tableau d'ardoise, et reprend sa tapenette. — Au lieutenant.)  
Bonjour, lieutenant !

LE LIEUTENANT. Bonjour, major... Je venais vous chercher  
pour dire un quatrain aux dominos... Le double-six re-  
fondra déjà sur la table du café Villars.

LE MAJOR, impassible... je suis trop pressé.  
LE LIEUTENANT. Ah ! j'ai failli vous déranger pour une cause  
entièrement grave... J'ai été sur le point de provoquer un parti-  
culier que je ne connais pas... Figurez-vous que j'avais cru  
recommander à son bras la jeune personne de Louvain que je  
devais épouser, mais je m'étais trompé... C'est étonnant, je  
crois la voir partout.

MADAME BISCHOFF. C'est que vous l'aimez encore.  
LE LIEUTENANT. Je la déteste !

MADAME BISCHOFF, en descendant en pointant avec un sourire. C'est  
ce que je disais... Mais, lieutenant, puisque vous avez la ma-  
nière d'être toujours épris, comment êtes-vous rompu avec  
celle petite ?

LE LIEUTENANT. C'est elle qui a rompu avec moi.  
LE MAJOR. Pourquoi ?

MADAME BISCHOFF. Vous êtes trop curieux, monsieur Bis-  
choff.

LE LIEUTENANT. Ma foi, non ; je vous le dirais si je le savais,  
mais je n'en suis rien. J'avais obtenu un congé, et j'étais allé  
voir mon père qui prenait les eaux en Allemagne... A mon  
retour, j'apprends par deux voyageurs, à table d'hôte, que  
mademoiselle Milders, de Louvain, a épousé, ou qu'elle va  
épouser un certain M. Van Biele... On avait profité de mon  
absence pour lui complaire. Sans doute ce Van Biele est  
plus riche que moi... Le père Milders est un peu avare !

LE MAJOR. Mais, est-ce qu'il ne pourrait pas y avoir mieu-  
rement ? N'y a-t-il pas d'autres Milders à Louvain ?

LE LIEUTENANT. Non.  
LE MAJOR. Et ce Milders n'a-t-il pas d'autres enfants ?

LE LIEUTENANT. Il a une fille aînée que je ne connais pas...  
Elle vit en refuge, en France, chez un vieil oncle gobeux ;  
elle a, dit-on, l'horreur du mariage.

MADAME BISCHOFF. C'est une personne sensée.  
LE MAJOR. C'est égal, vous avez été un peu bien vif, mon  
général. Si la pauvre fille vous aimait encore, si elle était mal-  
heureuse ?

MADAME BISCHOFF. Vous voulez rire, major... Elle souffrirait  
un jour... et ensuite, elle rendrait cela avec mesure à un autre  
ultra qui l'aimerait sincèrement... Mais approchez donc, lieuten-  
nant ! Qu'est-ce que c'est ? Il n'est pas d'indulgence... Vous  
voudrez bien, je vous prie, faire des heures d'arrêts.

LE LIEUTENANT. Mais...  
MADAME BISCHOFF. Si vous répliquez, vous en ferez vingt-  
quatre.

LE LIEUTENANT. Mais, s'il vous plaît...  
LE MAJOR, sans lever les yeux de sa tapenette. Si le col n'est pas  
d'indulgence, ma femme a raison ; j'accuse, ne répliquez  
plus... et venez jouer aux dominos... vous rencontrerez chez vous  
après la partie.

Air : Partez, partez (Finis au Fugato).

LE MAJOR ET LE LIEUTENANT.

Allons, adieu, mes bons amis !  
Pour les adieux :

Reprenez une discipline austère !  
N'en laissez pas

Qu'il faut mordre en pas !  
MADAME BISCHOFF.

Aller, aller, mais va-t'en, va-t'en,  
Au cas où l'arrêt.

Reprenez une discipline austère !  
N'en laissez pas

Qu'il faut mordre en pas,  
(Le major et le lieutenant sortent.)

## SCÈNE III.

MADAME BISCHOFF, seule, puis CHRISTOPHE.

MADAME BISCHOFF. Ce Jacobus était pourtant un bon officier  
avant ses amourettes ; mais, va ! (Elle fait pour la bourse du général  
qu'elle a remuée.) Est-il possible qu'une petite fille dérange ainsi  
la cervelle d'un enfant de Mars ? Je commence à croire que  
je suis plus militaire qu'eux tous. (Elle détache ses épaulettes et ses  
armes d'un des angles, et les cache sur la table. — A Christophe qui entre.)  
Qu'est-ce encore ?

CHRISTOPHE. Un monsieur et une dame qui demandent le  
major... C'est ainsi le rapport.

MADAME BISCHOFF. Voyons le rapport... et faites entrer. (Chris-  
tophe introduit Trotsmann et Bettina.)

## SCÈNE IV.

MADAME BISCHOFF, TROTSMANN, CHRISTOPHE, BETTINA.

TROTSMANN, embêté à la vue de toutes ces armes qui couvrent la table.  
Ou suis-je ? quel est cet arsenal ?

MADAME BISCHOFF. Eh bien, jeune homme, qu'avez-vous ?  
TROTSMANN, tremblant. Rien... rien ! (A part.) Une redoute à  
domicile !

MADAME BISCHOFF, levant le rapport. Que voulez-vous ?  
BETTINA. Monsieur le major, s'il vous plaît !

MADAME BISCHOFF. C'est moi.  
TROTSMANN, ébahi. Ah ! pardon... Il me semblait que...  
MADAME BISCHOFF. Je suis sa femme... Parlez, que désirez-  
vous ?

TROTSMANN, regardant Bettina qui tremble, à part. Pauvre petite, elle  
tremble !

MADAME BISCHOFF. Eh bien, est-ce pour aujourd'hui ?  
TROTSMANN, hésitant. Madame, nous venons de la caserne où  
nous avons dirigé le colonel... On nous a répondu qu'il  
était à Bruges avec les deux premiers escadrons du régiment ;  
que M. le major Bischoff commençait la garnison d'Ostende,  
et qu...

MADAME BISCHOFF, brusquement. Vous êtes long et verbeux ; ar-  
rivez au fait... Que voulez-vous ?

TROTSMANN, bégayant en hochant la tête. Non ? rien... Mais madame  
veut parler au major.

MADAME BISCHOFF. Qu'elle parle alors !... (Bettina s'approche.)  
BETTINA. Ma mère...

MADAME BISCHOFF. Christophe... ce rapport ne dit rien ; on  
a écrit trois ou quatre interrogations ; cette garnison est d'un  
monôme... (A Bettina.) Et vous écoutez, Madame, allez-vous  
tenir la jusqu'à demain ?

BETTINA, tremblante. Je voudrais vous parler, madame, de  
chose sérieuse.

MADAME BISCHOFF. Pourquoi avec vous ? Je sais ce que c'est. Quand  
une femme vous dit : « Je vous parle de choses sérieuses », c'est  
pour dire qu'il y a des questions d'amour !... Eh ! qui  
vous a dérangées, ma belle Ariane ?

TROTSMANN, à part. Enfin, je vais tout savoir !  
BETTINA. L'histoire, madame ; je vous le répète, ce que j'ai à  
dire est grave ; ne pourrais-je voir M. le major ?

MADAME BISCHOFF. Et pourquoi ne pourriez-vous pas le voir,  
un jour de dévouement ? S'il s'agit d'une histoire sentimentale, il  
vous écroulera à deux fois ! Il pleurera même aux pas-  
sages qui ne feraient rien.

BETTINA. Madame...  
MADAME BISCHOFF. Quel est ce monsieur qui vous accom-  
pagne ? Un oncle... un oncle... quelque dévotion de scan-  
dale ?

TROTSMANN. Mais...  
MADAME BISCHOFF, se levant. Prenez garde... je n'aime pas les  
hommes de loi... si vous venez faire de la peine à quelqu'un  
de mes petits officiers, vous aurez affaire à ma cavalerie !

(Christophe se précipite pour prendre le chapeau et le donne à madame Bis-  
choff. — A Bettina.) Allez voir le major... Ah ! j'y songe, il est  
occupé à jouer aux dominos... Alors, je me resigne, racontez  
moi votre aventure... je vous écouterai, bien que je ne m'oc-  
cupe guère de futilités.

BETTINA. Madame...  
MADAME BISCHOFF, levant toujours le rapport des yeux. On a mis en  
printemps un monsieur qui faisait sa femme... si elle le méritait ;  
Christophe, vous devez relâcher cette histoire de son parti... de  
la part du major... Sortez, qu'on ne me dérange plus, (Chris-  
tophe sort. — A Bettina.) Et vous, commencez...

BETTINA. Madame, il n'y a pas un moment à perdre... il  
s'agit d'un duel inévitable.

MADAME BISCHOFF. S'il est inévitable?... que voulez-vous que j'y fasse; expliquez-vous!

BATTINA. Un officier.

MADAME BISCHOFF. Associez-vous!

TROTTMANN, à part, montrant Bettina. C'est fait.

MADAME BISCHOFF. Associez-vous donc!

TROTTMANN, s'asseyant vivement. Ah! c'est à moi?... Pardon, pardon!

BATTINA. Un officier de marine va venir provoquer un lieutenant de cette garnison.

MADAME BISCHOFF, tranquillement. Et après?

TROTTMANN, à part. Je vais donc tout savoir! (On entend la voix de Van Buche dans la cuisine.)

BATTINA, à part. Ciel! mon mari! (risant haut.) De grâce, madame, laissez-moi vous parler ailleurs qu'ici!... Je ne puis voir la personne dont j'entends la voix.

MADAME BISCHOFF, étonnée, à part. Voilà qui est étrange! (Haut.) Entrez donc là, madame, dans ma chambre... S'il s'agit de vous défendre contre un homme, je n'oublie pas les premiers devoirs de notre sexe... (Ouvrant elle-même une porte latérale.) Entrez, madame, je termine mon rapport et je vous rejoins. (Murmure.)

## SCÈNE V.

MADAME BISCHOFF, TROTTMANN.

MADAME BISCHOFF, à Trottmann, qui va verser Bettina. Vous, monsieur, restez... Et avant que je ne mêle davantage de cette affaire, apprenez-moi ce que c'est que cette dame.

TROTTMANN, à part. Qu'est-ce que me veut cet officier du beau sexe?

MADAME BISCHOFF. Avez-vous perdu votre langue?... Qui est-elle?... Répondez-moi!

TROTTMANN. Quand vous devriez me faire écarteler, je ne pourrais pas vous le dire.

MADAME BISCHOFF. Ah! vous ne voulez pas me le dire?... TROTTMANN. Permettez, madame le major... puisque je l'ignore!

MADAME BISCHOFF, brandissant sa cravache. Je prétends pourtant le savoir.

TROTTMANN, craignant la cravache. Ah! mais...

MADAME BISCHOFF. Si vous ne me l'avez pas à l'instant, je trouverai peut-être le moyen de vous le contraindre.

TROTTMANN, souriant. Ah! je vous en débite, par exemple!

MADAME BISCHOFF. Vous riez, monsieur... mais nous verrons si vous rirez le dernier!

TROTTMANN. Je suis venu de Bruges avec cette dame; je l'ai amenée jusqu'ici en craignant à perdre haleine... pour éviter un homme... non, deux hommes que je ne connais pas... Et je n'en sais pas plus que vous sur son compte.

MADAME BISCHOFF. Pour tout autre, votre histoire serait assez vraisemblable... mais elle ne peut me satisfaire, moi. Êtes-vous le parent de la dame?

TROTTMANN. Non. Je vous le jure!

MADAME BISCHOFF. Alors, vous êtes un homme de loi... et vous pourriez un de vos jeunes officiers pour une promesse de mariage, pour un enlèvement ou pour toute autre bagatelle... Allons, allons, amenez-les loin d'ici votre petite personne, ou je vous fais faire connaissance avec la couverture de mes soldats!

TROTTMANN, reculant devant la cravache de madame Bischoff. Berné!... Vous voulez me faire berner comme Saatchi Pancha!

MADAME BISCHOFF, agitant sa cravache. FIMASCHOWICH, agent de chicanes... en sifflant...

TROTTMANN. Oh! mais, monsieur le major, si vous n'étiez pas une femme...

MADAME BISCHOFF. Je vous aurais déjà jeté par la fenêtre!... Mais quel est ce bruit? (Van Buche paraît à la porte de fond, en se coiffant avec Christophe.)

## SCÈNE VI.

VAN BUCHE, MADAME BISCHOFF, TROTTMANN.

VAN BUCHE. Je vous dis que j'entrerais! et j'entre.

MADAME BISCHOFF. Laissez donc passer monsieur.

VAN BUCHE, jetant Christophe dehors. Merci, madame... Et vous, monsieur, qu'avez-vous fait de ma femme?

TROTTMANN. Encore un ferraillé!

VAN BUCHE, prenant Trottmann au collet. Je vous obligerai bien à partir.

TROTTMANN. En m' étranglant!

VAN BUCHE, à madame Bischoff. Pardon, madame!

MADAME BISCHOFF, s'asseyant tranquillement. Faites, monsieur, faites!

VAN BUCHE, à Trottmann. Elle est, ici, je l'ai reconnue! Qu'en avez-vous fait, monsieur?... Répondez donc, monsieur!

TROTTMANN, dans l'impossibilité de répondre. M... M... M... (Il montre qu'il ne peut parler, parce que Van Buche l'étouffe.)

MADAME BISCHOFF, à part. Je commence à comprendre... L'un est le mari, l'autre est l'amant... Bah! des bourgeois, ça ne se battra jamais! (Irisant, en se levant.) Je serais désoignée à gouverner en rien votre petite explication.

VAN BUCHE. Vous êtes bien aimable, madame.

MADAME BISCHOFF. Elle montre les trophées. Voici des armes que je mets à votre service.

TROTTMANN, piteusement. Vous êtes trop aimable, madame!

MADAME BISCHOFF. Et, plus encore, je vous signale un petit bois à un quart de lieue de la ville, excellent endroit pour une rencontre.

VAN BUCHE. Bien obligé, madame!

TROTTMANN. Trop obligé, madame!

## CHŒUR.

Air : Quel trouble dans mon cœur. (UNE VOIX GRACIEUSE.)

Qu'est-ce donc qui se passe?

Je ne puis le savoir!

Mais un danger menace,

Essays d'un service!

VAN BUCHE.

Qu'est-ce donc qui se passe?

Je veux le découvrir!

Un affront me menace,

Et je veux en finir.

MADAME BISCHOFF.

Qu'est-ce donc qui se passe?

Not d'eux ne va partir;

Un bourgeois qui menace

Ne me fait pas frémir!

MADAME BISCHOFF, se penchant au-dessus de la porte. N'oubliez pas le petit bois! (Rite suit.)

## SCÈNE VII.

VAN BUCHE, TROTTMANN.

TROTTMANN, à part. Elle me laisse seul avec cet énergumène!

VAN BUCHE. Expliquez-moi, mon petit monsieur, je suis sûr bien vite qui vous êtes.

TROTTMANN, avec une grande politesse. Au dire de madame Moos,

un jeune homme timide et candide.

VAN BUCHE. Ne cherchez pas à m'induire... (À part.) Est-ce que ce serait le pignone italien qui faisait la cour à ma femme avant mon avènement?... Voyons. (Haut.) — Prenez la main de Trottmann et le conduisez devant le tabouret de paille! Monsieur, donnez-moi, je vous prie, la peine de vous asseoir.

TROTTMANN, étonné. Merci bien, monsieur, je ne suis pas fatigué.

VAN BUCHE, avec colère, le faisant asseoir de force. Associez-vous donc...

TROTTMANN, se levant. Allons donc, voyons... Allons donc, voyons.

VAN BUCHE, le tenant par les épaules et le forçant à rester assis. Voici un pignone...

TROTTMANN, écartant à se lever. Un fort... chaque... piano.

VAN BUCHE. Jouez-moi la Marche des Tartanes.

TROTTMANN. Ah! bien! très-bien! Vous allez voir comment je vous la joue! (Il joue le Carillon de Beethoven.)

VAN BUCHE. Vous jouez-vous de moi, avec ces bons bis-cornes. C'est le Carillon de Beethoven.

TROTTMANN, se levant. C'est la tyrolienne des Maris vèrés...

Je n'en suis guère d'avis.

VAN BUCHE. Scherzfrage donc! Je ne serai pas dupe... (Trottmann se lève. Van Buche le force à s'asseoir.) Essayez encore, ménétré dissimulé!

TROTTMANN. Je n'y mettrai pas de mauvaise volonté...

Écoutez ça... furibond jaloux. (Il se remet en place et joue Brin d'œuf.)

VAN BUCHE. Misérable, osez-tu bien me jouer Brin d'œuf, dans ma position conjugale!

TROTTMANN. Autre tyrolienne des Maris vèrés...

Un sous-lieutenant accablé de besogne.

(Trottmann continue à jouer l'air de Brin d'œuf.)

VAN BUCHE, se bouchant les oreilles. Adieu, adieu, adieu!

TROTTMANN, continuant.

Laissez sa femme un jour embêter!... Eh...

VAN BUCHE. Il veut me donner le change; une autre idée! Je vous ai dit assez. (Il bécote Trotsmann, qui s'empare du bibeau et lui l'embrasse.) Parlez-moi italien je vous assure... (il prend un verre de vin et le boit.)

TROTSMANN. Pourquoi, italien? pourquoi italien... Je n'en sais pas un mot.

VAN BUCHE. Intendiez-vous ça? Vous êtes Italien, et vous ne savez pas la langue de votre pays.

TROTSMANN. Je suis Italien, moi?

VAN BUCHE. Je le sais, ne le niez pas.

TROTSMANN. Je suis...

VAN BUCHE. Tu es Bambiellini.

TROTSMANN. Je suis Bambiellini, moi?

VAN BUCHE. C'est lui, toi?

TROTSMANN. Moi?

VAN BUCHE. C'est lui, moi?

TROTSMANN. Avec femme. Bambiellini, vous-même

VAN BUCHE. Moi, monsieur, voici ma carte... Ladislav Van Buche et Compagnie, brasseurs à Louvain; et maintenant, c'est à l'épée, monsieur!

TROTSMANN. A l'épée!

VAN BUCHE. J'ai le choix des armes.

TROTSMANN. A part. Un duel! Je vais donc finir par déjeuner!

(Haut.) Voyons, est-ce sérieux?

VAN BUCHE. Comment, n'est-ce sérieux?

TROTSMANN. Alors je m'y oppose.

VAN BUCHE. Et moi j'insiste!... Quant au lieu du rendez-vous...

le petit bois... j'y ai pour le petit bois.

TROTSMANN. Optez! optez!

VAN BUCHE. Je m'y trouverai à quatre heures.

TROTSMANN. Et vous croyez m'y rencontrer?... Allons donc,

l'indécision de détruire votre dernière illusion.

VAN BUCHE. Aimez-vous mieux que je vous tue tout de suite?... Un mari a le droit de tuer l'amant de sa femme! (Haut.) Vous n'avez, madame Moos, à ouvrir la porte du fond et à entrer sans être vue des personnes qui sont là.

## SCÈNE VIII.

TROTSMANN, MADAME MOOS, VAN BUCHE.

MADAME MOOS. Horreur et abomination! Qu'est-ce que ça veut dire?

TROTSMANN. Trouvez le théâtre. Lalie! Lalie! (A part.) C'est une

opéra des Alpes qui me tombe sur l'occiput!

VAN BUCHE. Vous connaissez ce monsieur, madame?

MADAME MOOS. C'est le fiancé de mes rêves, monsieur!

VAN BUCHE. Je vous en suis mon compliment, madame...

C'est le séducteur de ma légitime.

MADAME MOOS. Je cherche un terme académique pour l'appeler

poison!

VAN BUCHE. Et monsieur met la comble à son ignominie.

Il semble refuser de se battre.

MADAME MOOS. Vous une délicate comique. Monsieur se battra!

TROTSMANN. J'aurais!

MADAME MOOS. Vous vous battez, vous dis-je!

TROTSMANN. Bien obligé!

MADAME MOOS. A Van Buche. Je vais le chapitrer.

VAN BUCHE. Chapitrez-le.

MADAME MOOS. A Trotsmann. Voyons, monsieur, ayez le courage

de vos turpitudes... Si un honnête homme offensé a la

fantaisie de se baigner dans votre sang, vous n'avez pas le

droit de vous y opposer...

VAN BUCHE. A quatre heures, dans le petit bois.

TROTSMANN. Vous m'embuyez à la fin!

MADAME MOOS. A Van Buche. Monsieur sera le premier à ce

re rendez-vous de carnage.

TROTSMANN. Eh bien, oui, j'y serai le premier, à ce rendez-

vous de carnage; j'y cours, j'y vole!

VAN BUCHE. A la bonne heure!

MADAME MOOS. Le drôle a encore des côtés chevaleresques!

TROTSMANN. Oui, j'ai encore des côtés chevaleresques! (A part.)

Comptez là-dessus! (Haut.) Je vais prendre le train

de trois heures cinquante-neuf et demie. (Haut.) A quatre

heures! (Il sort.)

## SCÈNE IX.

VAN BUCHE, MADAME MOOS.

VAN BUCHE. Ah! les femmes!

MADAME MOOS. Ah! les hommes!

VAN BUCHE. Une créature pour laquelle je me serais jeté au

feu!

MADAME MOOS. Un petit monstre que j'ai la faiblesse d'aimer

croquer!

VAN BUCHE. Moi aussi, je l'aime encore! Pas votre monstre, mais Bettina. C'est trop l'icône de ma part!

MADAME MOOS. C'est trop un uil de l'amour! Ab! monsieur!

VAN BUCHE. Ab! madame!

MADAME MOOS. Si j'étais vous adresser une suppliant de

femme éprouvée...

VAN BUCHE. Adressez, madame!

MADAME MOOS. Épargnez-le, monsieur... Oh! épargnez-le!

(Trotsmann revient, donne le bras à Zoé.)

## SCÈNE X.

VAN BUCHE, MADAME MOOS, TROTSMANN, ZOÉ.

TROTSMANN. Ah! c'est trop fort!

MADAME MOOS. Encore une femme à son bras!... Oui, c'est

trop fort!

TROTSMANN. Lalie! Lalie!

MADAME MOOS. Brigand! Toutes les femmes de l'Europe se

l'arrachent!

TROTSMANN. Eulalie, ne croyez point...

MADAME MOOS. Scélérat! je ne veux rien entendre... Moi qui

étais encore la faiblesse de m'apitoyer sur ça! (A Van Buche.)

Ab! monsieur, je partage votre juste indignation... J'ai soif

de son sang, moi aussi... Ne l'épargnez pas... oh! ne l'épar-

guez pas! (A Trotsmann.) Polisson! (Elle sort.)

## SCÈNE XI.

VAN BUCHE, TROTSMANN, ZOÉ.

TROTSMANN. Vous, monsieur, vous, au moins, vous m'écouteriez... Je m'en allais d'un pas rapide, quand, à la porte même, je trouve madame; ou mademoiselle qui m'arrête au passage. « Je suis la colère d'un mari furieux, » lui dis-je. « Je me charge de l'apaiser, c'est mon beau-frère, » me dit-elle.

VAN BUCHE. M'apaiser?... Non, mademoiselle Zoé.

ZOÉ. Mais, Ladislav!

VAN BUCHE. Je ne suis plus Ladislav...

ZOÉ. Mon frère.

VAN BUCHE. Monsieur Trotsmann, je ne vous salue pas à la bourse.

Je ne suis plus votre frère... je ne vous salue plus rien... (Van

Buche se charge de vous ramener à Louvain... Vous la

trouverez ici... et vous pouvez lui dire ce que je lui réserve

pour sa part... Ma malédiction et soixante francs par mois.

Quant à vous-même, monsieur, vous savez votre compte.

TROTSMANN. Je n'ai que faire de vos soixante francs.

VAN BUCHE. Dans deux heures, un coup d'épée dans le petit

bois, nom d'une canette! (Il sort.)

## SCÈNE XII.

TROTSMANN, ZOÉ.

TROTSMANN. Tout est fini. Mes remerciements sincères, mademoiselle! Voilà comme vous tenez votre promesse de me

sauver!

ZOÉ. Attendez donc.

TROTSMANN. Que j'attende?

ZOÉ. Il faut voir la suite.

TROTSMANN. La suite de la provocation... je ne la prévois que

trop...

## Air de Ferre.

Je ne sais pas si ce brasseur  
Fait ou non de la bonne bière;  
Je sé suis pas si ce brasseur  
Met assez d'orge dans sa bière.  
J'ignore comment ce brasseur  
Arrive à fabriquer sa bière;  
Mais je sais bien que ce brasseur  
Voudrait me mettre dans la bière.

ZOÉ. Pauvre Ladislav! Comme il doit souffrir!

TROTSMANN. Ladislav! c'est Ladislav que vous désigniez...

quand il a entrepris sa destruction!

ZOÉ. Je le connais, lui... je l'aime... tandis que vous, mon-

sieur... (Van Buche.) Au fait, je ne sais même pas comment vous

vous trouvez mêlé à tout ceci...

TROTSMANN. Ma parole d'honneur, ni moi non plus! Offrez

donc votre bras à une dame vaillante! Soyez chevalier français,

né natif de Suisse, et, pour résultat, être moissonné à la hache

deson âge... Ah! mais, je ne me laisserai pas victimiser ainsi... Non, mille fois non! (Je trépasse le froc.) Ah!... je tiens une idée victorieuse pour conjurer le danger!

ZOE. Une idée?

TROTTMANN. Et je compte sur vous, mademoiselle, pour m'aider à l'exécuter...

ZOE. Sur moi, monsieur! Comment puis-je?

TROTTMANN. Rien de plus simple... Ce toqué de Lalales veut me tuer, parce qu'il me croit l'amant de sa femme; prouvons-lui donc que je n'ai jamais pensé à elle... Et que, foin de là, je ne suis amoureux que de vous!

ZOE. De moi?

TROTTMANN. C'est très-ingénieux... cet ogre comprend alors que son soupçon n'avait pas le sens commun... Il me fait d'innombrables excuses, et je suis sauvé!

ZOE. Mais, monsieur... après tout ce qui s'est passé, je...

TROTTMANN. Permettez, mademoiselle; il y va de ma vie, j'aime mieux vous aimer que mourir. Entre les deux maux, mon cœur se balance pas... Pardon, ce n'est pas cela que j'ai voulu dire. Entre les deux plaisirs... Ce n'est pas encore cela...

ZOE. Mais, monsieur...

TROTTMANN. Il n'y a pas de mais ni de monsieur qui tiennent... Vous êtes demoiselle, d'ailleurs... je puis vous aimer pour le bon motif... et je n'en connais pas de meilleur que ma conservation!

ZOE. Non, monsieur, je ne puis consentir.

TROTTMANN. Vous n'avez rien à craindre de mes passions déclarées... Mon cœur est un gage chez un ange intitulé Corinne. Nous nous sommes écrit cent quarante-sept lettres. Ah! chère Corinne, que fait-elle en ce moment? elle se coiffe, elle brode... ou elle met ses jarellières en rêvant à moi. (Elle prévient le sort.) Moi aussi je rêve à elle, même devant la mort, même devant vos beaux yeux.

ZOE, cherchant à se dégager. Ah! monsieur!

TROTTMANN. Rassurez-vous! C'est une simple comédie... Je fais semblant de vous aimer. (Il lui embrasse les mains.)

ZOE, sautant par. Encore!

TROTTMANN. C'est pour faire comédie. (Il se jette à ses pieds.)

ZOE. De gré ou de force, monsieur...

TROTTMANN, l'embrassant de plus belle. C'est pour faire semblant... Je me cramponne à vous comme à un capot... de Bonne-Espérance, et je m'efforce, en tombant à vos genoux, d'être des demoiselles, je peux vous aimer et je vous aime là (à part). J'ai bien chaud! (Il tombe aux genoux de Zoe.)

### SCÈNE XIII.

ZOE, LE LIEUTENANT JACOBS, TROTTMANN.

LE LIEUTENANT. Zoé!... C'est bien elle!

ZOE. Ah! (Elle disparaît par la gauche.)

### SCÈNE XIV.

LE LIEUTENANT JACOBS, TROTTMANN.

LE LIEUTENANT, à lui-même. Elle n'est donc pas mariée? TROTTMANN, se levant. L'officier de tantôt! Comme il me regarde!... J'ai quelque inquiétude!

LE LIEUTENANT. A nous deux, monsieur... Vous aimez cette jeune personne... eh bien, monsieur, je suis le lieutenant Jacobs, entendez-vous? le lieutenant Jacobs?

TROTTMANN. J'entends, monsieur...

LE LIEUTENANT. Pourquoi que j'ai trop facilement renoncé à mon bonheur, et je vous déclare, monsieur, que je me dresserais devant vous comme un obstacle vivant... et que, pour commencer... nous nous battons!

TROTTMANN, avec un air anxieux. Bien!

LE LIEUTENANT. Et que je vous tue!

TROTTMANN. Pour commencer... très-bien! (Il se jette dans un fauteuil.) Tuez-moi! massacrez-moi! supprimez-moi! Il est dit que je n'en réchapperai pas!

LE LIEUTENANT. Comment?

TROTTMANN. Je veux éviter un duel avec un bourgeois, et c'est pour en avoir un avec un militaire!

LE LIEUTENANT. C'est-à-dire...

TROTTMANN. C'est-à-dire... que je n'ai plus rien à dire!... Est-ce que le 137 Non!... Est-ce que vous voulez? Non!... C'est égal, c'est une date simple... un jour néfaste! Je sais tout à la mort, comme un lapin sans arête!

LE LIEUTENANT. De vous laissez le choix des armes.

TROTTMANN. Vous êtes bien bon, monsieur.

LE LIEUTENANT. Allez-vous l'épée?

TROTTMANN. Peu.

LE LIEUTENANT. Le sabre?

TROTTMANN. Pas.

LE LIEUTENANT. Vous préférez le poignard?

TROTTMANN. Non.

LE LIEUTENANT. La rapière?

TROTTMANN. Pas précisément.

LE LIEUTENANT. Le cimeterre?

TROTTMANN. Je n'y tiens pas, monsieur, je n'y tiens pas.

LE LIEUTENANT. L'arme blanche ne vous séduit guère? Voulez-vous le pistolet, arme commune?

TROTTMANN. C'est-à-dire vous dites... n'est bien commun.

LE LIEUTENANT. Faut-il que je vous propose le revolver?

TROTTMANN. Je ne vous le demande pas.

LE LIEUTENANT. C'est-à-dire. La carabène, l'arquebuse, l'escopette, l'espingole, le tromblon?

TROTTMANN. Assez... assez... assez!

LE LIEUTENANT, prenant un coup de poing sur la table. J'accablai les yeux fermés l'arme que vous voudriez bien choisir; mais choisissez, choisissez!

TROTTMANN, levant la tête. Attendez donc. Vous acceptez d'avance mon arme, quelle qu'elle soit?

LE LIEUTENANT. Oh! oui, monsieur. Vrayement.

TROTTMANN. Avec-vous entendu parler des chasseurs de Vincennes, et de leurs feux qui portent à mille mètres?

LE LIEUTENANT, l'interrompant. Vous voulez que nous nous battons à mille mètres?

TROTTMANN. Moi? Jamais, monsieur.

LE LIEUTENANT. A la bonne heure!

TROTTMANN. Les Anglais ont encore perfectionné cette invention française... Ils ont des ingénieurs très-forts, les Anglais; vous ne le sachiez pas, monsieur?

LE LIEUTENANT. Non, monsieur.

TROTTMANN. Ils ont inventé des fusils qui portent à quatre mille mètres! (Il frappe la table.) Et des-vous, maintenant?

LE LIEUTENANT. Comment, se j'ajoute!

TROTTMANN. Nous nous plaçons à cinq mille mètres l'un de l'autre, avec nos armes anglaises...

LE LIEUTENANT. Nous ne pourrions pas même nous voir!

TROTTMANN, avec force. Le véritable courage ne s'arrête pas à de purs détails.

LE LIEUTENANT. Vraiment, monsieur, vous vous moquez de moi?

TROTTMANN. Ne m'avez-vous pas laissé le choix des armes?

LE LIEUTENANT. Assez, monsieur! Il y a un petit bois aux environs de la ville...

TROTTMANN. Encore le petit bois!

LE LIEUTENANT. Dans une heure je vous y attends avec des pistolets de tir.

TROTTMANN, à part. Il est dit que j'y laisserai mes os. Touriste infortuné, je voudrais être à Panama ou à Assiès!

### SCÈNE XV.

TROTTMANN, LE MAJOR, LE LIEUTENANT JACOBS, DISCHOFF.

LE LIEUTENANT, au major, qui entre. Venez, major!

TROTTMANN, à part, avec joie. Le major! Un homme qui fait de la touristerie! Il va tout coucher.

LE LIEUTENANT. J'ai besoin de vos services; je me bats avec mon cœur dans une heure; vous serez mon témoin?

LE MAJOR, à nos ordres, lieutenant.

TROTTMANN, à part. Ma position devient de plus en plus périlleuse.

LE LIEUTENANT. Finalement le capitaine Truitemann, qui est mon témoin ordinaire.

TROTTMANN. Il a un témoin ordinaire, le cannibale, comme on a un botier, un tailleur, ou une femme de ménage. (Le lieutenant sort.)

## SCÈNE XVI.

LE MAJOR, TROTSMANN.

TROTSMANN, d'assez, avec abatement. Ah ! mes jambes sont bien courbées !

LE MAJOR. Vous pâlissez, jeune homme ?

TROTSMANN. Ah ! major !

LE MAJOR. Vous tremblez, jeune homme ?

TROTSMANN. Malheur et fatalité !

LE MAJOR. Allons, du courage, courage !

TROTSMANN. Ah ! oui ! Si vous saviez ce qui se passe !

LE MAJOR. Voyons ! vous voyez que l'affaire s'arrange ?...  
Racontez-moi, donc...

TROTSMANN. Que je vous raconte, quoi ?

LE MAJOR. Pourquoi vous battez-vous ?

TROTSMANN. Pourquoi, pourquoi ? Mais je n'en sais rien moi-même !...

Air de Gigue. (ÊTRE AINSI POUR LUI-MÊME.)

Oh ! là, là, là !  
Qui vous dira  
Mes désagréments,  
Et tous mes tourments !  
Ce prospectus !  
Un mariage !  
Toujours le corbeau  
Jouer au vertige !  
Oh ! là, là, là !  
Vit-on jamais ça ?  
C'est du malheur  
Pour un voyageur !  
A chaque pas  
Je marche de trépas !  
Surtout, mon pays,  
Parait les produits  
Que connaît chacun,  
L'artisan en est un !  
Ce produit-là  
S'écroule,  
Tout entier c'est clair,  
Dans mon sort amer !  
Je me vois trépassé,  
Parfois provoqué,  
Sans cesse attaqué,  
Tout interloqué !  
Et détraqué.  
Oh ! là, là, là !  
Qui m'aidera ?  
Je crois, ma foi,  
Que c'est fait de moi !  
Duel sur duel !  
Deux crues !...  
J'ai fait sa cuisine  
Mon attention !

LE MAJOR. Je n'y comprends rien ! Expliquez-vous donc !

TROTSMANN. Figurez-vous qu'il y a une femme brune... puis, une autre femme blonde. Je croyais d'abord qu'il n'y en avait qu'une ; il paraît qu'il y en a deux. Ah ! les voies... Elles vont diront mieux que moi... (Bettina et Zoé entrent avec madame Bischoff.)

## SCÈNE XVII.

LE MAJOR, MADAME BISCHOFF, ZOÉ, BETTINA, TROTSMANN.

MADAME BISCHOFF, au major. Mon cher Bischoff, je vous présente une de mes anciennes camarades de pension, Bettina, que je n'avais pas reconnue d'abord, et sa sœur, mademoiselle Zoé Milder...

LE MAJOR, étonné. La jeune personne qui aimait le lieutenant ?

TROTSMANN, à part, étonné. Ah ! elle aimait le lieutenant ! Quel lieutenant !...

MADAME BISCHOFF. Et j'espère bien encore arriver à les marier, car il n'y a eu qu'un malentendu funeste.

TROTSMANN. Fimèle pour moi... car il me vaut deux duels.

MADAME BISCHOFF. Deux duels, vous ?

TROTSMANN. L'un avec un monsieur en jaquette de velours.

BETTINA. Mon mari... Ah ! que je suis contente ! Comme il m'aime !

TROTSMANN. Merci, madame... Et l'autre avec un jeune officier...

Zoé. Jacobs ! Ah ! que je suis contente, il m'aime encore !

TROTSMANN. Merci, mademoiselle... C'est pour tout de suite dans le petit bois. (Chancelant.) Ah ! je prendrais bien volontiers...

LE MAJOR. Tu terre d'orpat ?

MADAME BISCHOFF. Non, le train de trois heures soixante-deux.

MADAME BISCHOFF. Allons donc, prenez mon bras, et courons

BETTINA. Puisque vous faut empêcher !

Zoé. Tout expliquer.

MADAME BISCHOFF. Soyez tranquille.

TROTSMANN. Est-ce au carnage que vous me menez, ma-

dame ?  
MADAME BISCHOFF. Allons donc, triple escadron ! Voulez-vous bien ne pas avoir peur ? Venez, venez ! (Elle prend le bras de Trotsmann et va sortir avec lui. Au même moment, madame Bischoff entre.)

## SCÈNE XVIII.

LES MÈRES, MADAME MOOS.

MADAME MOOS. Que vois-je ? Trotsmann avec une troisième femme !

MADAME BISCHOFF, reprenant madame Moos. Nulle troupette ! voulez-vous bien nous laisser passer ? (Au même moment, on entend entrer l'enfant dans la cuisine.) Major, l'enfant vous appelle !

TROTSMANN, à madame Moos. Allons, Label ! Vous ne voyez peut-être pour la dernière fois ! (Il disparaît avec madame Bischoff.)

MADAME MOOS, tout à fait en colère. Ah ! perdue ! Surtout !

LE MAJOR. Que supposez-vous donc ?

MADAME MOOS, criant au major sur l'avant-scène. C'est qu'il

l'aime, monsieur, l'aime !

LE MAJOR, avec explosion. Il l'aime ! Ah ! ce ne sont pas deux

duels qu'il aura, mais trois ! (On entend entrer l'enfant dans la cuisine.)

Christophe, veille sur l'enfant. (Il sort vivement par le fond.)

## ACTE TROISIÈME

Un bois : à gauche, un banc de gazon au pied d'un grand arbre ; à droite, une colline praticable ; au fond, une clairière.

## SCÈNE PREMIÈRE.

UN BRIGADIER DE GARDE-CÔTES, LE LIEUTENANT JACOBS.

LE LIEUTENANT, entrant par la droite. Il a un œgre à la bouche et une belle de proteste à la main. Brigadier... brigadier !

LE BRIGADIER, qui va sortir par la gauche. Écoutez-moi, lieutenant. La tempête de la nuit dernière a fait échouer sur notre côte un vaisseau anglais chargé de déportés. Plusieurs de ces égarés se sont sauvés à la nage... et se cachent par ici. J'ai des instructions à donner à mes hommes. (Il sort.)

LE LIEUTENANT. Je vous seulement vous demander, brigadier... Quatre heures, et je n'aperçois pas mon adversaire ! Il est vrai que le major lui-même n'est pas arrivé... Je n'ai encore vu que le capitaine Truilemans qui s'impatiente et qui se grise... Il en est à son quinquies petit verre... Et c'est moi qui paye, puisque c'est moi qui me bats... Certes, je ne me bats pas battu, si mon rival était déjà le mari de Zoé ; mais puisque n'est que son futur, c'est différent... Ah ! je le tuerais, ce Van Buche qui vient me couper l'herbe sous le pied... Allons retrouver le capitaine Truilemans... puisque rien n'est consommé encore... excepté sa consommation ! (Il va sortir et se rencontre avec Van Buche qui entre, tenant deux épées sous le bras.)

## SCÈNE II.

LE LIEUTENANT JACOBS, VAN BUCHE.

VAN BUCHE. Pardon, monsieur... Suis-je dans le bois de Verlaine ?

LE LIEUTENANT. Oui, monsieur.

VAN BUCHE, s'avançant au signal de celui du lieutenant. Vous permettez, monsieur?...  
LE LIEUTENANT. Comment donc, monsieur... (ils se saluent. — Le lieutenant sort.)

## SCÈNE III.

VAN BUCHE, puis LE MAJOR.

VAN BUCHE. Ce monsieur paraît aussi avoir une affaire... Mais je ne vois pas rien bon... Il m'a vraiment fait sortir de mon caractère, moi brasseur par état, et quelquefois par nature... Il m'a infiltré de l'alcool dans les veines! (S'agitant de tous côtés et frappant du pied.) Ah ça! ne viendra-t-il donc pas? Et mes témoins, deux citoyens des États-Unis, membres d'une société de tempérance... que j'ai laissés autour de plusieurs pots de lambick... S'ils me font faux bond, ils auront affaire à moi, nom d'une canette!... Tiens, j'ai laissé éteindre mon cigarette!... (Le major Bischoff entre en courant; il a deux sabres sous le bras.)

LE MAJOR, à lui-même. Triple millions de cartouches! ça ne se passera pas comme ça!

VAN BUCHE à part. Ce militaire aussi, paraît avoir une affaire. (Adressant ses regards à celui du major.) Vous permettez, monsieur?

LE MAJOR. Parfaitement, monsieur. (Se détachant un saut. — Van Buche sort.)

## SCÈNE IV

LE MAJOR, seul. Je vois encore trente-six mille chandelles!... Je me mets à la poursuite de ma femme et de l'inconnu qui lui donnait le bras... Je les rejoins au coin d'une rue... j'investis vivement au trop belliqueux motif... et sa réponse martiale est un soufflet!... Ah! j'ai porté que je berce l'enfant, un soufflet!... On verra quel homme je suis... J'ai couru incertainement chercher ces deux sabres je suis... j'ai écouté rien et j'aurais foudroyé chercher sans même m'informer de son nom... Où est-il?... où est-il?... (Il sort par la droite. — Trottmann arrive de côté opposé vers madame Bischoff.)

## SCÈNE V.

TROTTMANN, MADAME BISCHOFF.

TROTTMANN. Il s'agit sur ce banc. Madame, je vous ferai observer que je suis brisé, harassé, épuisé et moulu!

MADAME BISCHOFF. Qu'importe, monsieur!

TROTTMANN. Comment qu'importe? Il est quatre heures du soir, et je n'ai pas encore dîné!

MADAME BISCHOFF. Vous n'en dînez que mieux.

TROTTMANN. La main sur la conscience, madame, croyez-vous que je dînerai?

MADAME BISCHOFF. Si vous ne dînez pas, vous souperez.

TROTTMANN. Il vous semble donc, monsieur... je veux dire madame, que je ne serai pas tué?... que mes deux duels s'arrangeront?

MADAME BISCHOFF. Mais oui, monsieur; vous voyez bien que je m'occupe de vous.

TROTTMANN. Hélas! madame, êtes-vous bien sûre de ne pas m'en faire avoir un troisième?

MADAME BISCHOFF. Ramenez-vous.

TROTTMANN. Vous avez donné un soufflet à votre mari, et il m'a protégé.

MADAME BISCHOFF. Je prouverai à Bischoff qu'il a tous les torts et, en bon sens, c'est moi qui lui rendrai raison.

TROTTMANN. Je vous en crois capable, madame... mais votre mari n'est pas mon seul adversaire... Deux autres me menacent.

MADAME BISCHOFF. Ah ça! manquerez-vous de courage?

TROTTMANN. Je ne sais, madame, mais je vous assure que je ne manque pas d'orgueil.

MADAME BISCHOFF. Vous ne pensez qu'à manger... Vous êtes d'un vulgaire qui me révolte.

TROTTMANN. Je voudrais bien vous y voir, madame, tout autrement que vous êtes.

MADAME BISCHOFF. Brisons là... D'un moment à l'autre nous allons apercevoir vos adversaires... Voici bien le petit bois...

TROTTMANN. Vous voyez qu'il n'y a personne... personne... rien!

MADAME BISCHOFF. Voudriez-vous vous esquiver... avant une explication nécessaire?... Mais, j'y songe, il y a un autre caractère absolument pareil à celui-ci... Vos adversaires sont peut-être là à vous attendre... (Elle veut s'entraîner.) Venez!

TROTTMANN. Pardon, madame, cet endroit me paraît dangereux.

MADAME BISCHOFF. Mais, monsieur...

TROTTMANN. Suis-je donc obligé d'aller chercher les gens qui ont juré ma mort? Après tout il m'est bien permis de profiter de leur erreur!

MADAME BISCHOFF. Tête-bleu! ventrebles! corbleu! vous n'êtes donc pas un homme?

TROTTMANN, souriant. Mais pardon... mais pardon, je me suis laissé dire souvent que...

MADAME BISCHOFF. Il suffit... Venez! (Elle fait par l'entraineur; ils se trouvent en face de madame Moos qui entre.)

TROTTMANN. Ah! Lala!

## SCÈNE VI.

MADAME MOOS, MADAME BISCHOFF, TROTTMANN.

MADAME MOOS, se croisant les bras sur la poitrine. Un instant... Je vous ai suivis... et je vous trouve enfin!... Ah! ah! madame, vous, une femme mariée, vous détourniez du droit chemin les flancs des pauvres veuves!

TROTTMANN. Mais, chère amie...

MADAME MOOS, le repoussant. Taisez-vous, vous! (À madame Bischoff.) Ah! ah! vous courez les bois sombres avec un colibataire?

MADAME BISCHOFF. Parez votre chemin, bonne femme!

MADAME MOOS. Bonne. Sachez que je ne suis pas bonne, et je vous le prouverai.

MADAME BISCHOFF. Je ne demande qu'à m'instruire, madame; mais je ne crois pas que vous soyez faite pour me donner des leçons.

TROTTMANN, s'avançant. Madame, madame...

MADAME BISCHOFF, le repoussant. Taisez-vous, vous!

MADAME MOOS. Fiez-moi, et des soldats, et des personnes autrement taillées que vous, ma belle amazone!

MADAME BISCHOFF. Je n'ai pas la prétention d'avoir votre air majestueux, madame...

MADAME MOOS. Encore un mot, eh...

TROTTMANN, s'avançant. Mais, chère amie...

MADAME MOOS, le repoussant. Taisez-vous, vous! (À madame Bischoff.) Je vous apprendrai à vivre!

MADAME BISCHOFF. Je n'ai pas la prétention d'avoir votre expérience, madame...

MADAME MOOS. Dites tout de suite que je suis madame Mathisolen.

MADAME BISCHOFF. Pourquoi vous dirais-je ce qui saute aux yeux.

MADAME MOOS. Vous êtes une impertinente!

MADAME BISCHOFF. Et vous une folle!

MADAME MOOS. Ah! vous vous permettez des gros mots... mais je vous les ferai payer cher...

MADAME BISCHOFF. Dites votre prix.

TROTTMANN. Madames, de grâce...

MADAME MOOS. Le voici! (Elle lance un soufflet droit à madame Bischoff. Trottmann le reçoit en cherchant à séparer les deux femmes.)

TROTTMANN. Oh! là! là!

MADAME BISCHOFF. Voici ma réponse! (Elle lance aussi un soufflet droit à madame Moos; c'est encore Trottmann qui le reçoit sur l'autre joue.)

TROTTMANN. Oh! là! là! (Il remonte.)

TOUTES LES DEUX. Un soufflet!

MADAME BISCHOFF. Cela ne se passera pas ainsi! Madame, si vous avez du cœur, vous me rendrez raison!

MADAME MOOS. C'est cela, coupons-nous la gorge!

TROTTMANN. Mais, chère amie...

MADAME MOOS. Taisez-vous, vous!

MADAME BISCHOFF. Je vous dois le respect, madame; je vous dois le droit des armes!

MADAME MOOS. Je choisis le pistolet, à quinze pas.

TROTTMANN. Mais, chère amie...

MADAME BISCHOFF. La maison du garde est à deux pas. Je dois moi-même chercher les armes... A moi retour, que je vous retrouve ici.

MADAME MOOS. Ah ! cette injure est la plus sanglante !  
TROTSMANN. Ah ! oui, cette injure est la plus sanglante.  
MADAME MOOS. Voici mon témoin.  
MADAME BISCHOFF. Voici le mien.

ENSEMBLE.

Air du Pré aux Clercs.

MADAME MOOS ET MADAME BISCHOFF.  
Madame, madame, que les hommes,  
Ici-bas, n'ont pas seuls du cœur...  
Prenons-leur, que comme eux, nous sommes  
A cheval sur le point d'honneur...  
TROTSMANN.  
Croyez-moi donc, les deux aux hommes  
Le tour de mousser du cœur ;  
Presque tous, ici-bas, nous sommes  
A cheval sur le point d'honneur !

## SCÈNE VII.

TROTSMANN, MADAME MOOS.

TROTSMANN. Chère amie, je vais vous expliquer la...  
MADAME MOOS. Puis un mot... Nous devons autre chose à faire  
en ce moment solennel... (Elle sort de sa poche de l'écure et son  
agenda, elle choisit son cas objet à Trotsmann.) *Mémoires de madame*  
*Moos !* Vous les réglez vous-même en voyageant !

MADAME MOOS. Plus que jamais, à l'insu de toutes les  
femmes de lettres... La vie est un voyage... Voyons où j'en  
suis restée... Lisez les quelques dernières lignes.

TROTSMANN. Écoutez. « Le superbe cavalier partit en emportant  
mon cœur dans un pli de sa cravate ; je me vis seule sous les  
moulinets en fleurs, et j'éprouvai un indicible désespoir  
en réfléchissant aux événements de la partie de chasse. Certes,  
je m'appréciais à ma juste valeur ; je sais que pas une femme  
au monde ne peut m'être comparée pour la grâce, pour l'esprit,  
et pour la beauté ! » (Pause.) Vous ne vous donnez pas trop de  
coups de pied, chère amie !

MADAME MOOS. Eh bien qu'on écrit ses Mémoires pour s'abîmer,  
insouciant ?... Continuer.

TROTSMANN. Écoutez. « Mais je cueillis la grenouille des hommes.  
Vous n'avez pas plutôt le dos tourné qu'ils vous plantent là  
pour une mergat qui n'est pas digne de dénouer les cordons  
de vos bottines. »

MADAME MOOS. C'est bien... Je suis le reste... Écrivez : « Cha-  
pitre 260. — Le Duel... Mon amant... »

TROTSMANN. Comment, votre amant ? Vous avez un amant ?  
MADAME MOOS. Mais non, c'est ainsi qu'un désigne son fiancé  
dans ses Mémoires. (Pause.) « Mon amant avait fait la connaissance  
d'une princesse plus belle que le jour. »

TROTSMANN. Une princesse, à présent !

MADAME MOOS. C'est la femme d'un major ; mais non dit une  
princesse dans ses Mémoires. (Pause.) « La princesse n'avait  
pu voir la tourterelle élégante, les yeux languoureux et le front  
rouge du beau vicomte... sans désirer sans souffrir tout cela... »

TROTSMANN. Et le vicomte ? Ab ! mais, la fin !... Quel est ce beau  
vicomte ? Félicité là et, vraiment, je trouve que je jette un  
singulier rôti ! Encore une fois, madame, quel est ce beau  
vicomte ?

MADAME MOOS. C'est vous !

TROTSMANN. Hein ! c'est moi ?

MADAME MOOS. Est-ce que vous croyez que je peux dire dans  
mes Mémoires que j'ai été saignée par le simple fils d'un  
simple horloger suisse ?

TROTSMANN. Pardon... mon père aurait inventé le mouve-  
ment perpétuel... il ne se l'aurait pas arrêté...  
MADAME MOOS. Vous êtes jeune.

TROTSMANN. Je n'en suis pas sûr.

MADAME MOOS. Écrivez ! (au même moment, madame Bischoff entre.)

## SCÈNE VIII.

MADAME MOOS, MADAME BISCHOFF, TROTSMANN.

MADAME BISCHOFF, une boîte de pistolets à la main. Voici les jou-  
joues...

TROTSMANN. Il n'est plus temps, chère amie... Une dernière  
fois, laissez-moi vous expliquer.

MADAME BISCHOFF. Laissez-moi. On ne s'explique plus sur le  
terrain, monsieur. Chargez vite, nous serons bien ensemble.

TROTSMANN. Évidemment. Mais... Je ne suis pas, moi...

MADAME MOOS. C'est bon... Je me charge de ce soin, messieurs  
les pères.

TROTSMANN. Fais-moi mieux cela. Je vais leur faire la bonne  
affaire. (Il se dirige vers la porte.) — Montez à l'arche.

MADAME MOOS. Voilà qui est fait ! (Elle donne son pistolet à madame  
Bischoff.)

MADAME BISCHOFF. Je vous rends grâce, (à madame Moos, qui est  
allée se placer à l'autre bout du théâtre.) Y êtes-vous, madame ?

MADAME MOOS. Je suis prête... (à Trotsmann.) Vous, monsieur,  
donnez le signal !

TROTSMANN. Le signal...

MADAME MOOS. Frappez dans la main.

MADAME BISCHOFF. Et faites des vœux pour que je ne sois pas  
tuée, car moi aussi me vengerais !

TROTSMANN. Belle perspective !

MADAME MOOS. Faites aussi des vœux pour moi ; car alors...

TROTSMANN. Horrible alternative !

MADAME MOOS. Alors, je reviendrais tous les soirs comme un  
couteau m'aveoir à votre chevet.

TROTSMANN. Oh !

MADAME MOOS. Je vous apparaîtrai en longs vêtements  
blancs.

TROTSMANN. Affreuse vision ! Je ne veux pas ! Je ne veux pas !  
(Il se précipite sur la porte de la porte de gauche et frappe dans ses  
mains. Aussitôt, il se dirige vers la porte de droite.)

TROTSMANN. Je suis mort !

MADAME MOOS ET MADAME BISCHOFF. Et nous sommes vi-  
vantes !

MADAME MOOS. Sauvées !

MADAME BISCHOFF. Toutes les deux ?

MADAME MOOS. Moi, par ma cage.

MADAME BISCHOFF. Et moi-même à la même.

MADAME MOOS. Tirant une balle de sa poche. Voici une des balles !

MADAME BISCHOFF. Tirant de sa poche l'autre balle. Voici l'autre !

MADAME MOOS. Merci, mon Dieu !

MADAME BISCHOFF. Merci, ma croix !

TROTSMANN. L'honneur est satisfait.

MADAME MOOS. Rechargez ces armes, monsieur ! Je veux  
cliquer sur mon rival.

TROTSMANN, prenant les pistolets. Votre rival... Comment !  
votre rival ? Mais, Eulalie, je n'ai jamais aimé madame ; je  
ne connais pas madame... je vous le jure !

MADAME MOOS. Sur ma tête...

TROTSMANN. Sur vos nattes.

MADAME MOOS. Il se pourrait ?

TROTSMANN. Il se peut, chère amie !

MADAME BISCHOFF. Votre main, madame ! Je puis bien vous  
aider maintenant que je n'ai jamais en la moindre envie de  
vous ravir votre amoureux.

MADAME MOOS. Et le tendant à la main. Vrai ?

MADAME BISCHOFF. Parole sacrée ! Je venais avec monsieur  
pour tacher d'arranger ses deux diables.

TROTSMANN. Qui sont au nombre de trois !

MADAME MOOS. Elle chuchote : Trotsmann le soutient et le fait asseoir sur  
le banc. Deux diables ! trois diables ! Lui, un homme si timide, si  
doux... Un véritable hochet de l'autre sexe !... Ah ! je me  
meurs ! (Il se lève précipitamment.) Il faut le sauver de ce danger !

MADAME BISCHOFF. Je ne demande pas mieux... Mais, com-  
ment ?

MADAME MOOS. Attendez !... J'ai une idée que j'ai déjà exploi-  
tée dans un de mes romans... *Le Cadavre sans le savoir* !

TROTSMANN, vivement. Parlez ! parlez ! chère amie !

MADAME MOOS. Pour rester vivant... il faut que je vous tue !

TROTSMANN, sautant en bas. Hein !

MADAME MOOS. Entendons-nous, enfant... Il faut que je vous  
fasse jeter pour mort.

MADAME BISCHOFF. Moyen excellent !

TROTSMANN. Mais comment s'en servir ?

MADAME MOOS. D'abord, vous cachiez dans quelque endroit  
bien retiré, bien obscur, bien isolé...

MADAME BISCHOFF. J'ai votre affaire, une grotte profonde  
dans le voisinage.

MADAME MOOS. Une grotte ! C'est d'un romantique qui me  
plaît !

MADAME BISCHOFF. Je vais l'y conduire !

MADAME MOOS. A l'instant même !

MADAME BISCHOFF, à madame Moos. Vous me le confiez, ma-  
dame ? Je n'abuserai pas de votre confiance ! (à Trotsmann.) Ven-  
tez, monsieur.

TROTSMANN. Je vous suis dans la grotte profonde !

MADAME MOOS. Et moi, je me charge de répandre le bruit  
de la mort de Trotsmann. (Pendant l'assemblée, elle lui met son bras  
sous le bras.)

## ARRETE-LE.

Air : *Ne touches pas à la Arène.* (Jeu de l'AMOUR et de LA CRAYACHE.)

## TROTSMANN.

Plus de promesses,  
Plus de courroux !  
Les deux tireuses  
Veulent sur nous.  
Bonne espérance,  
Moins d'embarras !  
C'est leur alliance  
Qui me tend les bras !

MADAME MOOS et MADAME BISCHOFF.

Plus de promesses,  
Plus de courroux !  
Les deux tireuses  
Veulent sur nous.  
Bonne espérance,  
Moins d'embarras !  
C'est notre alliance  
Qui vous tend les bras !

## SCÈNE IX.

MADAME MOOS, seule. Je suis trop bonne... N'ai-je pas d'autres rivaux?... et je veux nonobstant sauver le perdidu !... Voici quelqu'un... A mon rôle... (Elle tire son mouchoir, pleure et sanglote.) Hi ! hi ! hi ! (Le brigadier entre.)

## SCÈNE X.

MADAME MOOS, LE BRIGADIER.

LE BRIGADIER. Une femme éplorée... Qu'avez-vous madame ?

MADAME MOOS. Ah ! monsieur, vous représentez la force armée ?

LE BRIGADIER. Je suis très-susceptible, madame... brigadier des gardes-côtes.

MADAME MOOS, pleurant. Ah ! tant mieux ! Un assassinat vient d'être commis... un horrible crime !...

Air des *Hôtiers.* (Jeu de l'AMOUR et de LA CRAYACHE.)

Hi ! hi ! hi !  
C'est vraiment dommage  
Hi ! hi ! hi !  
Quand on a tant pour être isolé,  
Hi ! hi ! hi !  
A la Bœre de l'âge  
Hi ! hi ! hi !  
Tomber sous les coups théâtraux  
Hi ! hi ! hi !  
D'un poign  
Hélas !  
Hi ! hi ! hi !  
Ah ! c'est effrayant !

LE BRIGADIER. Le nom de la victime, au moins, madame ?

MADAME MOOS. Trotsmann, monsieur ! Mort, assassiné dans ces parages... Jeté au ruisseau, découvert son assassin, et ma fortune est à vous ! (Elle sort en roulant des pleurs et de sanglots.)

## SCÈNE XI.

LE BRIGADIER, puis LE LIEUTENANT.

LE LIEUTENANT, entrant et regardant de tous côtés. Personne en core...

LE BRIGADIER. Lieutenant, sachez-vous la nouvelle?... Un crime vient d'être commis.

LE LIEUTENANT. Un crime ? J'ai en effet entendu une double déclamation.

LE BRIGADIER. Un certain Trotsmann a été assassiné... Le coupable est probablement un de ces malheureux anglais destinés à Bolany-Bey. Je cours prévenir mes hommes. (Le brigadier sort.)

## SCÈNE XII.

LE LIEUTENANT puis VAN BUCHE.

LE LIEUTENANT, au moment où Trotsmann assassiné ! Bah ! je ne le connais pas... Je ne pense, en ce moment, qu'à ce maudit Van Buche qui ne paraît pas. (Il marche d'un air préoccupé : Van Buche entre tirant des épaules tout le bras.)

VAN BUCHE. L'heure avance, et je n'aperçois pas encore mon adversaire... (Il se met à marcher d'un air absorbé.)

LE LIEUTENANT, marchant en sens opposé et lui rendant son salut. Mon-sieur... (Après un temps.) Saluez-vous la nouvelle ?

VAN BUCHE. Les Autrichiens ?...

LE LIEUTENANT. Eh non !... Un monsieur Trotsmann assassiné ?

VAN BUCHE. Trotsmann ?

LE LIEUTENANT. Le connaissez-vous ?

VAN BUCHE. Non... et vous ?

LE LIEUTENANT. Moi... non plus. (Il salue Van Buche.)

VAN BUCHE, saluant aussi. Muzicant, (il continue leur promenade.)

LE LIEUTENANT, à lui-même. Infernal Van Buche !...

VAN BUCHE, s'arrêtant. Vous dites, monsieur ?

LE LIEUTENANT. Rien...

VAN BUCHE. Excusez-moi, monsieur... j'avais cru entendre prononcer mon nom. Je me serais trompé...

LE LIEUTENANT. Assurément !... (Il continue à se promener. — A lui-même.) Ah c'est si monotone de moi, en Van Buche !

VAN BUCHE. Pardieu, monsieur... Cette fois j'ai bien entendu... vous avez dit Van Buche... Que lui voulez-vous le lieutenant ? Je vous me battra avec lui, pardieu !

VAN BUCHE. Vous aimez !...

LE LIEUTENANT. Nous aimons tous les deux la même femme !

VAN BUCHE. Vous aimez ma femme, vous ?

LE LIEUTENANT. Comment !

VAN BUCHE. Et vous me l'avez, à moi ? Je suis Van Buche.

LE LIEUTENANT. Vous, monsieur ! Mais alors, par tous les diables, qui donc ai-je provoqué ?

VAN BUCHE. Je m'adresse mentalement la même question.

LE LIEUTENANT. Un homme sans visage... dont j'ai même négligé de demander le nom...

VAN BUCHE. Un être vague, et anonyme... que j'ai pris pour un phantasme italien.

LE LIEUTENANT. Ah ! mon Dieu ! si c'était !...

VAN BUCHE. Qui donc ?

LE LIEUTENANT. Lui qui a commis le crime.

VAN BUCHE. Quel crime ?

LE LIEUTENANT. L'avez-vous oublié ? — Trotsmann est mort assassiné ! (On entend le bruit de la porte.) Mais quel bruit !... Le major Bischoff avec ce jeune étranger, mon adversaire inconnu.

VAN BUCHE. Le jeune homme ! (Le major entre, d'une main il tient Trotsmann, et de l'autre ses deux adversaires.)

## SCÈNE XIII.

VAN BUCHE, TROTSMANN, LE MAJOR, LE LIEUTENANT.

LE MAJOR. Venez, monsieur... Je vous tiens enfin... Que faites-vous dans cette grille obscure ?

LE LIEUTENANT. Il faut dans une grille ?

VAN BUCHE. Il s'y cachait, pardieu !

TROTSMANN. Oui, je m'y cachais, pardieu !

LE LIEUTENANT. Tenez-le bien, major.

VAN BUCHE. L'avez-vous vu, major ?

LE MAJOR. Il est encore, pariez donc, monsieur...

VAN BUCHE. Eh bien, non !... Je ne parlerai pas, je ne parlerai plus !... Depuis ce matin, tant ce que je dis ne sert qu'à aggraver ma position... Je vous prie de lui partir de ce moment je ne consens à répondre que par mon silence...

LE LIEUTENANT. Tenez-le bien, major.

LE MAJOR. Il se débat plus que jamais.

VAN BUCHE. Sa nature s'écroule !

LE MAJOR, à Trotsmann. Mon-sieur, me promettez-vous de ne pas vous échapper ? (Trotsmann lui avertit la tête au signe affirmatif.)

LE MAJOR. Vous m'en jurez ? (Trotsmann lui avertit encore au signe affirmatif. — Le major le lâche.)

LE LIEUTENANT. Dites donc, major, vous êtes avec ces grecs personnels comme cet homme.

LE MAJOR. J'ai reçu lui affront impardonnable de ma femme, qui lui donnait le bras.

VAN BUCHE. Qu'importe ! nous devons tous les trois fuir ! (Ils se regardent avec inquiétude.)

LE LIEUTENANT. Vous allez tous les trois comprendre pourquoi,

major... Si cet homme se cachait tout à l'heure, qu'il ose dire qu'il ne fuyait pas une vengeance plus terrible que la sienne ? (Trotsmann fait avec le site un mouvement négatif.)

TAN RUCHE. La vengeance de la loi... (Trotsmann fait avec le site un mouvement négatif.)

LE LIEUTENANT. Il s'obstine à ne pas parler... C'est peut-être prudent de se taire.

TAN RUCHE. Mais vous allez voir l'expression de sa physionomie...

LE LIEUTENANT. Un crime horrible a été commis... (Trotsmann se crève les yeux.) Le nom de la victime est connu ! (Trotsmann laisse les épaules, et se drapait dans ses vêtements.) C'est Trotsmann !

TAN RUCHE. Oui, Trotsmann a été assassiné ! Et quel est l'assassin ? Un homme suspect... sans aveu.

LE LIEUTENANT. Qui se cache auprès des femmes...

VAN RUCHE. Qui s'introduit dans les maisons...

LE MAJOR. désignant Trotsmann. Lui !

LE LIEUTENANT. désignant Trotsmann. Lui !

TAN RUCHE, désignant Trotsmann. Lui ! (Trotsmann boude de stupeur.)

LE LIEUTENANT, prenant ses pistolets. Ne bougez pas ou je fais feu ! (Trotsmann reste immobile.)

LE MAJOR. Et ma femme avait des accointances avec ce monsieur !

VAN RUCHE. Comme la mienne !

LE LIEUTENANT. Comme ta future !

VAN RUCHE. Les grands scélérats ont toujours le don de plaire aux femmes. (Trotsmann exprime par sa physionomie ses sentiments à cette occasion.)

LE LIEUTENANT. Vos grimaces et vos coquetteries ne vous sauveront pas. Nous allons que la terreur a amené dans ce pays un sloop chargé de pick-polets.

VAN RUCHE. Je comprends maintenant pourquoi il ne parle pas la langue du Diable... C'est un Anglais. Peut-être bien un certain Timothy Wilkins... Sept fois bégaiement ! (Trotsmann fait un mouvement de renégation de désespoir.)

LE MAJOR. Mais, s'il en est ainsi, je ne saurais me battre avec un pareil indigne ! (Trotsmann exprime l'indignation en frappant des pieds.)

TAN RUCHE. Ni moi !... (Trotsmann exprime le fureur en grinçant des dents.)

LE LIEUTENANT. Ni moi !...

TROTSMANN, à part. Ah ! ils ne veulent plus se battre... (Haut.) Ah ! c'est trop ! Vous ne voulez plus vous battre maintenant... eh bien, c'est moi qui le veux !

VAN RUCHE. Voyez quel regard sombre !

TROTSMANN. Un de vos pistolets, lieutenant !

LE LIEUTENANT. N'y comptez pas...

TROTSMANN, à Van Ruche. L'un de vos épées, monsieur le brasseur.

VAN RUCHE. Pour nous tuer tous, comme tu as tué Trotsmann...

TROTSMANN, au major. Un de vos sabres, major !

LE MAJOR. Non, monsieur, non... On ne se bat qu'entre gens d'honneur.

TROTSMANN. Ah ! moi d'un petit bonhomme ! par les beaux vallons de l'Helvétie... par la lèche de Guillaume Tell, nous compatriote ! croyez-vous me contenir plus longtemps ! (En se mouvant le brigadier entre.)

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE BRIGADIER.

LE LIEUTENANT. Voici quelqu'un qui vous contienra.

LE MAJOR. Brigadier, assurez-vous de cet individu.

LE LIEUTENANT. C'est, selon toute probabilité, le criminel que vous cherchez.

TAN RUCHE. L'assassin de Trotsmann !

LE BRIGADIER, frappant sur l'épaule de Trotsmann. Au nom de la loi, je vous arrête !

TAN RUCHE. Brigadier, prenez garde qu'il ne vous morde !

LE MAJOR. Mettez-lui les menottes et les poignets.

TROTSMANN. Un moment ! Je demande à faire des révélations ; je ne puis pas être l'assassin de Trotsmann...

TAN RUCHE. Pourquoi ?

TOTS. Pourquoi ?

TROTSMANN. Pourquoi ? parce que je jure dans l'impossibilité, et vous savez ; parce que je suis bien à Ostende, le pays des bulles... Je ne puis pas être l'assassin de Trotsmann, parce que je suis Trotsmann lui-même !

LE BRIGADIER. Quelque audace !

TROTSMANN, tirant un papier de son portefeuille. Voici mon passe-port, qui le prouve.

LE BRIGADIER. Il lui a tout pris, même ses papiers !

LE MAJOR. Puisse Trotsmann !

LE LIEUTENANT. Puisse Trotsmann !

VAN RUCHE. Puisse Trotsmann !

LE BRIGADIER. Puisse Trotsmann !

TOTS. Puisse Trotsmann !

TROTSMANN, se levant les bras au ciel. Puisse Trotsmann !

LE BRIGADIER, protestant du mouvement de Trotsmann pour lui passer les mains dans sa robe. Silence, ou je vous fais bâillonner !

TROTSMANN, à part. Superstition ! dans quel stupide madame Moos m'a conduit avec son cadavre sans le savoir !

LE BRIGADIER, l'entraînant par le bout de la corde. Je vais le mener en prison.

TROTSMANN, se débattant. En prison, bonté divine ! et je voyage pour mon agrément ! Mais qui donc tiendra à mon aise ? (Appelant.) Madame Moos ! Euh ! madame Bischoff !...

LE MAJOR. Il appelle une femme !

VAN RUCHE. Et c'est la mienne qui paraît.

LE LIEUTENANT. Avec ma future ! (Bettina et Zoi entrent, descendant de la colline.)

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, ZOË, BETTINA, puis MADAME BISCHOFF.

TROTSMANN. La brune et la blonde !... Ah ! qu'elles viennent à mon aide ! Mesdames, dites que je suis !

BETTINA. Est-ce que nous le savons, monsieur ?

TROTSMANN. C'est vrai, c'est horrible, nous ne savons pas ! (An public.) Elles ne savent pas...

BETTINA, à son mari, à mi-voix. Tout ce que je sais, c'est que je suis à Ostende, parce que mon frère le marin doit y venir pour se battre avec le lieutenant Jacobus.

ZOË, se frottant. Qui avait renoncé à ma main, en croyant que c'était moi qui...

BETTINA. Tandis que c'était moi...

ZOË. C'est clair...

BETTINA. C'est évident !

TROTSMANN. Très-clair !... Je comprends seulement que je suis enclavé comme un bûche-logue !

VAN RUCHE. Ah ! Bettina, pardonne-moi !

LE LIEUTENANT. Pardonne-moi, Zoë ! (Madame Bischoff est entrée depuis un moment, et s'approche du major.)

MADAME BISCHOFF, au major. Voulez-vous bien me dire aussi sans plus d'explications...

LE MAJOR. Pardonnez-moi, Corinne !

LE BRIGADIER, à Trotsmann. Il n'y a que vous, monsieur, à qui la justice ne pardonne pas !

TROTSMANN. Attendez encore, de grâce... cinq minutes ! une minute ! (Appelant.) Madame Moos ! Euh ! Laila ! (Trotsmann est pris par madame Moos.)

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MADAME MOOS.

MADAME MOOS. Qu'y a-t-il encore, mon Dieu ! M. Trotsmann couvert de chaînes comme Spartacus !...

TROTSMANN. Oui, comme Spartacus... Vener, chère amie...

BETTINA. Laissez-moi de ce pas difficile... Vous avez répandu le bruit de la mort de Trotsmann... et c'est moi-même qu'on prend pour mon assassin !

ZOË. Quel fou, madame ! (Trotsmann, se levant, dit à Bettina que ce jeune homme est bien M. Trotsmann lui-même, qu'il se soustrait à la fureur de ses adversaires... Vous pouvez lui dire ses liens, je suis prêt à lui en donner de plus durs, je l'épouse.)

TROTSMANN, au brigadier. Laissez-moi mes menottes !

MADAME MOOS. Et vous lui ?

TROTSMANN. Non, chère amie... (A la fin.) Malgré l'embarras du moment je ne puis me décider à boire la coupe jus, qu'à Laila.

MADAME MOOS. Vous dites ?

TROTSMANN. Que vos yeux aimés vous ont fait prendre le change... et que je n'ai jamais aimé...

MADAME MOOS. Que moi ?

TROTSMANN. Que votre nièce... l'incomparable Corinne !

MADAME MOOS. Infâme ! Et j'ai cru !... Mais je serai magnanime... je plane au-dessus des passions d'ici-bas... Ma nièce, je vous la donne.

TROTSMANN, aux garçons-sous. Ôtez-moi les menottes !

MADAME MOOS, à Trotsmann. Il faut bien vous le dire... j'anticipe

sur le chapitre 420 de mes Mémoires... ma nièce est une fille.

TROTTMANN, à madame Noos. Votre fille !... et son père ?

KATHIE NOOS. Un prince indien.

TROTTMANN, à part. Un ancien teinturier en violet. (Haut.)

Qu'importe ! Vous me comblez, madame, vous me comblez !..

Et maintenant que tout est arrangé, car tout est arrangé,

n'est-ce pas ? (A madame Noos.) je voudrais bien savoir qui est

cette dame ? (Madame Noos.) Et ce qu'elle est est venue faire ici ?

(Madame Noos lui tourne le dos sans répondre. — Au major.) Monsieur le

major, pourquoi diable le lieutenant Jacobs était-il furieux

contre mademoiselle Zoé ? (Le major prend le bras de sa femme et s'a-

loigne. — A Zac.) Pourquoi la dame brune fuyait-elle son mari

qu'elle l'air d'adorer à présent ? (Zac lui tourne le dos. — A Jacobs.)

Pourquoi donc le brasseur m'a prêté-il pour un pianiste ?

(Jacobs prend le bras de Zac et s'adresse à Bettina.) Comment avez-vous

fait pour voler ce militaire fennelle qui voulait tout dérober.

(Elle s'en va. — A Van Boche.) Pourquoi donc cet officier voulait-il

me massacrer ?... (Van Boche prend le bras de Bettina. Ils s'en vont. —

au public.) Pourquoi donc ?... Il est dit que je ne saurais rien.

#### Air des Frères de lait.

J'échappe enfin à des trasses mortelles ;  
Mais mon malheur redouble au dénouement,  
Je me retrouve en des terreurs nouvelles  
Devant tous les, messieurs, en ce moment,  
J'ai la ventole éperouvantelement.  
Plus que jamais mes frayeurs me reviennent,  
Oui, je chancelle et ne puis faire un pas !  
Ah ! par pitié que vos mains me soutiennent ;  
Si vous voulez que je ne tombe pas ;  
Pour que Trottmann, messieurs, ne tombe pas.

#### CHŒUR FINAL.

Air de Marthilde de Shehran.

Plus de trouble ! ni de peur !  
Le fin mot de ce mystère,  
C'est que l'ameur, sur la terre,  
Est le secret du bonheur.

76973

FIN.

N.º d' invent:

1753